

leur font suite dans la direction du Nord ; les Birifo se rencontrent au Sud et à l'Ouest des Dagari ; les Niénigué ne font qu'effleurer le Nord du cercle ; les Lobi se sont infiltrés au milieu des Birifo et habitent surtout l'Ouest de Gaoua ; les Dian peuplent Diébougou et ses environs, et les Pougouli les bords du Bougouriba en amont de Diébougou ; les Gan sont à Lorhosso, les Lorho dans la province de Lorhosso et les Padorho dans l'Ouest du Cercle.

### 30° Cercle de Bobo-Dioulasso.

|                             |                |  |
|-----------------------------|----------------|--|
| Peuls . . . . .             | 2.130          | (dont 1.930 animistes).  |
| Soninké . . . . .           | 1.600          | } famille mandé : 68.595 (dont<br>6.050 musulmans, savoir : les<br>1.600 Soninké, 4.250 Dioula<br>et 200 Sia). |
| Dioula . . . . .            | 39.215         |  |
| Samorho . . . . .           | 3.000          |  |
| Sia (Bobo-Dioula) . . . . . | 6.000          |  |
| Tribus diverses . . . . .   | 18.780         |  |
| Sénoufo . . . . .           | 132.885        | (tous animistes).  |
| Boua (Bobo-Fing) . . . . .  | 39.500         | } famille voltaïque, groupe bobo :<br>61.105 (tous animistes).   |
| Niénigué . . . . .          | 21.605         |  |
| Tribus non classées         | 18.535         | (tous animistes).  |
| Total . . . . .             | <u>282.250</u> | (dont 6.250 musulmans).  |

Les *Boron* sont comptés avec les Dioula. — Les tribus diverses de famille mandé (groupe du Sud), de rattachement d'ailleurs incertain, sont celles des *Blé* 1.035, des *Natorio* 2.745, des *Ouara* 7.000 et des *Sembla* 8.000. — Les Sénoufo se partagent en 31.875 *Mbouin*, 23.790 *Folo*, 21.205 *Tourka*, 18.535 *Karaboro*, 17.170 *Tagba*, 11.260 *Nanergué*, 5.605 *Komono* et 3.445 *Sémou*. — Les tribus non classées sont celles des *Toussia* (10.045), des *Dorhossié* (3.700), des *Vigué* (2.790) et des *Tiéfo* (2.000).

Les Peuls sont disséminés dans le Nord-Est du cercle. Les Soninké se rencontrent surtout dans le pays des Niénigué ; les Dioula sont installés à Bobo-Dioulasso et aux environs ; les Boron chez les Nanergué ; les Samorho entre Bobo-Dioulasso et

Sikasso; les Sia à Bobo-Dioulasso; les Sénoufo dans le Nord du cercle (Tagba), dans le Centre et dans le Sud; les Bobo dans le Nord et la plupart des tribus non classées dans la circonscription de Banfora.



## CHAPITRE II (1)

### Origines et formation des groupements ethniques actuels

**Généralités.** — Si la nomenclature et la classification des groupements ethniques actuels présente de nombreuses difficultés, il est plus malaisé encore de fixer leurs origines et d'expliquer leur formation. Il ne suffit plus en effet de se documenter sur des faits qui tombent sous le sens de l'observateur ; il devient nécessaire de démêler les écheveaux toujours embrouillés d'un passé nuageux que les quelques historiens du Soudan ont souvent embrumé plus qu'ils ne l'ont éclairci.

Nos sources d'information sont maigres et leur valeur est fréquemment médiocre.

J'ai dit plus haut combien étaient précaires les données que nous peuvent fournir, dans l'état actuel de nos connaissances, l'anthropologie, l'ethnographie et la linguistique. L'histoire n'est pas plus féconde en ce qui concerne l'objet de ce chapitre. Les auteurs arabes du Moyen-Age ne nous ont guère renseignés que sur l'origine des peuples avec lesquels ils se trouvaient en contact immédiat, c'est-à-dire — en ce qui a trait à notre sujet — sur l'origine des Berbères, et leurs contradictions comme leurs fantaisies imaginatives laissent perplexe le lecteur qui les consulte. Il est rare qu'ils nous aient transmis des faits précis concernant les origines des peuples plus éloignés et, lorsqu'ils l'ont fait, ils ne tenaient leurs renseignements en général que de deuxième ou troisième main ; le problème d'ailleurs est

(1) Voir la carte 3 à la fin du chapitre.

encore compliqué par la difficulté que nous éprouvons à identifier les noms des peuples soudanais cités par les Arabes.

Les dires des indigènes, recueillis sur place par les voyageurs anciens et modernes, sont rarement nets et explicites. La plupart du temps, ainsi que je le faisais observer plus haut, le Noir que l'on interroge sur les origines de son peuple répond en donnant simplement l'origine de sa famille ou de son village, ou celle de la famille régnante (1), et encore ne la donne-t-il avec quelque précision qu'en ce qui concerne les deux ou trois générations qui l'ont précédé lui-même. Pour les temps plus reculés et pour l'origine des groupements de quelque importance, il n'existe en réalité qu'une source d'information : je veux parler des légendes historiques et épiques qui constituent l'une des formes les plus curieuses de la littérature populaire au Soudan, légendes que l'on se transmet oralement de père en fils et qui sont ainsi parvenues jusqu'à nous.

Malheureusement, comme toutes les légendes, ces traditions purement orales sont sujettes à des remaniements et à des interpolations que les conteurs successifs ne se font pas faute d'introduire dans le récit qui leur a été légué. Il faut de plus tenir compte du côté merveilleux de nombre de ces histoires, non pas pour le rejeter comme un hors d'œuvre inutile, mais pour en extraire le symbole qu'il renferme le plus souvent et le traduire de façon rationnelle. Il convient d'autre part de se montrer très circonspect chaque fois que la légende tend à donner au peuple qu'elle concerne une origine particulièrement noble et à attribuer sa naissance à une migration venue d'Asie ou d'Égypte : il n'est pas, je crois, une seule tribu soudanaise quelque peu frottée d'islamisme, même parmi les plus manifestement nègres, qui ne prétende descendre d'Abraham ou de Himyar et qui ne s'attribue comme berceau le Hidjaz ou le Yémen, à moins que ce ne soit l'Égypte, la Tunisie ou le Maroc ; le Yémen est l'objet d'une préférence marquée, préférence qui

(1) Ainsi, au cas où les successeurs d'El-hadj Omar se seraient maintenus à Ségou, on nous dirait très probablement aujourd'hui que les gens de Ségou viennent du Fouta Sénégalais.



*Cliché Paulin*

FIG. 13. — Chameaux au pâturage, auprès de Tombouctou.



*Cliché Paulin*

FIG. 14. — Maures nomades et leurs chameaux, aux environs de Tombouctou.

se traduit par le nombre considérable de localités appelées *Yamina* ou *Niamina*, prononciation soudanaise du nom du Yémen.

Là encore cependant, sans prendre les légendes au pied de la lettre, on peut y découvrir un symbole qu'il suffit d'interpréter avec bon sens. Tout le monde sait qu'au Soudan — comme en beaucoup d'autres contrées du reste — on use fréquemment de noms de pays pour exprimer les points cardinaux ; c'est ainsi que, du côté de Bamako, le Sud est appelé *Ouorodougou*, du nom donné par les Mandé à la région d'où viennent les colas, région qui se trouve effectivement dans le midi par rapport à Bamako ; *Sourakadougou* (pays des Maures) y est employé de même pour désigner le Nord, *Bákó* (l'au-delà du fleuve) pour désigner l'Est ; j'ai dit plus haut que *Sahel*, *Haoussa*, *Gourma*, mots qui représentent en réalité des pays — le Sahel étant la lisière Sud du Sahara, le Haoussa la rive gauche du Moyen-Niger et le Gourma sa rive droite —, servent couramment à exprimer des directions d'orientation. Tout me porte à croire qu'il en est de même du *Yémen* pour les musulmans du Soudan et qu'en traduisant ce mot par « Est » dans les légendes qui l'indiquent comme pays d'origine d'une tribu ou d'un fondateur d'empire, on a de grandes chances de ne pas commettre d'erreur (1).

De tout ce qui précède il résulte que, si nous ne manquons pas totalement de documents en ce qui concerne les origines des peuples soudanais, si nous possédons en plus quelques données d'histoire qui jettent une certaine lueur sur les phases principales de leur formation, nous ne pouvons pas en déduire des affirmations positives : tout au plus avons-nous le droit d'en bâtir des hypothèses vraisemblables, en n'opérant d'ailleurs qu'avec la plus grande circonspection et en nous gardant de

(1) Le mot *yemen* en arabe signifie proprement « la droite ». Comme beaucoup d'Orientaux et comme aussi la plupart des Nègres, les Arabes s'orientent en faisant face au soleil levant ; par suite « droite » devient pour eux synonyme de « Sud » et c'est ainsi que les gens du Hidjaz ont donné le nom de Yémen au pays situé au Sud du leur. De même que Gourma désigne le Sud à Bamba et l'Est à Niafouké, de même Yémen — devenu nom de pays après avoir été un simple nom de direction — désigne le Sud à La Mecque et l'Est ou le Nord-Est au Soudan.

l'esprit de système et de généralisation. C'est ce que j'ai tenté de faire dans les pages suivantes, non pas avec la prétention d'exposer des vérités, mais seulement avec l'espoir de signaler des probabilités qui pourront peut-être servir de base aux recherches futures.

Parmi ces probabilités, il en est une qu'il convient de noter dès maintenant, avant de passer à l'étude de chacun des peuples dont nous avons à parler. Des sept familles ethniques représentées actuellement dans le Haut-Sénégal-Niger, quatre semblent être venues du dehors, par des immigrations successives dont certaines remontent d'ailleurs à une haute antiquité : ce sont les familles *sémitique*, *hamitique*, *tekrourienne* et *songaï*.

La chose est indubitable en ce qui concerne la famille sémitique. Pour ce qui regarde les familles hamitique et songaï, il est possible que, dès les temps les plus reculés, des tribus appartenant à chacune de ces deux familles aient été domiciliées sur une petite portion des territoires qui forment aujourd'hui la colonie civile du Haut-Sénégal-Niger, mais elles ne pouvaient l'être en tout cas que sur les extrêmes confins de ces territoires, tandis que maintenant ces deux familles sont implantées au cœur même de la colonie : on peut par suite les considérer comme immigrées. Quant à la famille tekrourienne, il est possible au contraire que son domaine primitif se soit étendu plus à l'Est — de même qu'il est à peu près certain qu'il s'étendait bien au Nord de son domaine actuel, — et que, en conséquence, une fraction tout au moins de cette famille ait été autochtone d'une partie du Haut-Sénégal-Niger actuel ; mais, comme nous ne possédons à ce sujet aucun indice certain et que, aussi loin que s'étend notre documentation, le domaine de la famille tekrourienne nous apparaît localisé au delà des frontières de la colonie, nous devons considérer aussi comme des immigrés les représentants de cette famille que nous rencontrons aujourd'hui dans les bassins du Haut-Sénégal et du Niger.

Les trois autres familles ethniques — *mandé*, *sénoufo* et *voltaïque* — sont au contraire autochtones, mais à des titres divers. Il paraît bien certain que le groupe septentrional de la famille mandé a eu son berceau dans le Massina occidental ou Diagha

(ou Diaga), en plein Centre de la colonie ; le principal des peuples du groupe central, le peuple mandingue, semble bien être également originaire du Haut-Sénégal-Niger, son pays d'origine correspondant au Mandé ou Manding actuel ; quant à l'autre des deux grands peuples du même groupe, le peuple banmana, il est peut-être originaire d'une province de la Côte d'Ivoire (le Toron), mais, cette province étant située sur la lisière même du Haut-Sénégal-Niger, on peut aussi regarder ce peuple comme autochtone ; le groupe méridional, lui, a eu vraisemblablement son berceau au Fouta-Diallon, dont l'une des provinces extrêmes seulement appartient au Haut-Sénégal-Niger (Sud du cercle de Satagoudou et Sud-Ouest du cercle de Kita). Quoi qu'il en soit, la famille mandé, dans son ensemble, peut être dite autochtone dans la colonie ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle le soit dans une grande partie des contrées du Haut-Sénégal-Niger où elle est représentée actuellement : il serait inexact de parler d'immigration mandé, mais il nous faudra parler assez longuement des « migrations » mandé, qui furent considérables et fort importantes au point de vue historique. De ces trois petits pays — Diaga, Mandé, Toron — les Mandé se sont répandus à travers le Nord-Ouest, l'Ouest, le Centre et le Sud-Ouest de la colonie, entamant même l'Est et le Sud-Est, sans parler de leurs poussées dans les colonies du Sénégal, de la Guinée et de la Côte d'Ivoire.

La famille sénoufo semble avoir occupé de tout temps les territoires qu'elle occupe encore actuellement : j'ignore si son berceau primitif doit être placé à la Côte d'Ivoire ou au Haut-Sénégal-Niger, mais en tout cas son domaine ne paraît pas avoir jamais subi de modifications bien sensibles et, si elle a effectué des migrations, nous n'en pouvons découvrir aucune trace sérieuse.

La famille voltaïque enfin est vraisemblablement autochtone aussi dans son territoire actuel : tout au plus peut-on supposer que ce territoire s'étendait autrefois davantage vers le Nord et le Nord-Ouest, qu'il a subi des reculs dans ces deux directions sous la poussée des Berbères, des Songaï et des Mandé et que, par contre, il a gagné un peu de terrain vers le Sud-Ouest aux

dépens des Sénoufo. D'autre part, plusieurs des peuples qui composent cette famille n'ont pas occupé de tout temps les régions où on les trouve aujourd'hui ; l'origine des Mossi en particulier remonte à une migration importante du Sud vers le Nord et le Nord-Ouest : mais cette migration et d'autres moins considérables n'ont pas dépassé les limites du territoire de la famille, en sorte que, comme les Sénoufo, les Voltaïques sont strictement autochtones.

Bien entendu, lorsque je parle de familles autochtones, je ne remonte pas au delà de la période historique. Comment le Soudan était-il peuplé avant cette période ? je laisse à de plus savants le soin de le déterminer. Qu'une certaine école prétende trouver dans l'Inde ou dans l'Océanie le berceau de la race nègre, c'est son droit. Je préfère, quant à moi, prendre comme point de départ une époque à laquelle les Nègres se trouvaient déjà indubitablement là où ils se trouvent actuellement, au moins d'une façon générale, et je crois que, si je pouvais retracer seulement jusqu'au début de notre ère les origines probables des peuples du Haut-Sénégal-Niger, j'en aurais fait assez pour ma part.

### I. Maures de l'Azaouad.

1° *Béribich*. — Les Béribich ont dû faire leur première apparition du côté de Taodéni et d'Araouan vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ils venaient du *Dara* ou *Draa*, province méridionale du Maroc située entre le Tafilelt et le Noul ou Noun et qui a donné son nom à l'oued *Dara* ou *Draa* qui l'arrose. Ces Béribich étaient, croit-on, des Arabes originaires du Yémen, venus d'Arabie dans le Maghreb sous le règne du troisième *tobba* ou roi himyarite du Yémen, *Ifrikos* ou *Africus*, vers l'époque de la naissance de J.-C., c'est-à-dire bien avant Mahomet (1). Au moment de leur départ pour le Sahara Soudanais, ils occupaient le *Dara* depuis plusieurs siècles et y voisinaient avec des

(1) L'immigration arabe dont ils faisaient partie comprenait surtout des *Oulad-Slimân*, qui forment encore la fraction principale des Béribich ; une partie de ces *Oulad-Slimân* s'établit dans la Tripolitaine et, de là, se répandit plus tard vers le Tchad.

Berbères de tribus diverses (Messoufa et Lemta entre autres). Il est probable qu'ils s'étaient plus ou moins « berbérisés » au contact de ces derniers ; on peut néanmoins leur reconnaître une origine arabe.

Ce furent sans doute les premières expéditions musulmanes dans le Sud marocain ou les bouleversements amenés par la fondation de la dynastie des Idrissides (788) qui incitèrent les Bérabich à aller chercher plus au Sud des territoires où ils pussent conserver leur indépendance. Ils quittèrent le Dara en deux groupes conduits l'un par Inis-ben-Yaïs et l'autre par Yaïch ; plus tard ils furent rejoints par deux autres familles arabes du Dara, les Oulad-Abderrahmân et les Oulad-Ameur. Ils n'étaient pas encore musulmans à cette époque, selon toute vraisemblance, et ne furent convertis que vers le début du xvii<sup>e</sup> siècle par des marabouts Kounta, après la prise de Tombouctou par les Marocains.

L'attrait des profits qu'ils pouvaient retirer de l'exploitation des mines de sel de Teghazza ne fut pas étranger probablement à leur exode et de fait ils se rendirent maîtres de ces mines, possédées auparavant par des Berbères Messoufa et, tout en abandonnant l'exploitation proprement dite aux Soninké qui y étaient établis déjà et dont ils firent leurs vassaux, ils s'instituèrent guides et convoyeurs des caravanes du Soudan qui venaient chercher le sel à Teghazza ainsi que des caravanes marocaines qui, passant par ce même point, allaient dans la région de Oualata-Tombouctou chercher des esclaves et de la poudre d'or. C'est ainsi que leurs terrains de parcours s'étendirent peu à peu jusqu'au Niger et à Ras-el-ma ; Araouân, qui n'aurait pris toute son importance que vers 1690, devint à partir du xviii<sup>e</sup> siècle leur centre géographique et leur principal point d'attache. Lorsque Taodéni remplaça Teghazza en 1596, les Bérabich conservèrent leur monopole et ils l'ont gardé jusqu'à nos jours.

Lors de leur arrivée dans le Sahara Soudanais, ils y avaient trouvé — comme je viens de le mentionner — des Berbères Messoufa et des Nègres Soninké ; il semble bien certain que des unions se formèrent entre ces deux éléments et les Béra-

bich et que les produits de ces unions durent altérer singulièrement le type arabe déjà mitigé des envahisseurs. Nombreux sont actuellement les Bérabich métissés de sang noir et, si les métissages de sang berbère sont plus difficiles à constater, ils n'en sont pas moins infiniment probables. Toutefois, par la langue, les mœurs et les traditions, les Bérabich sont demeurés surtout arabes.

Les sous-tribus connues sous les noms d'*Ousra* et de *Tormoz* se sont séparées politiquement du reste de la tribu vers 1875 et se sont écartées de la ligne Taodéni-Tombouctou pour émigrer vers le Sud-Ouest, dans la direction de Ras-el-ma et de Bassikounou, faisant cause commune avec les Maures Oulad-Delim contre le gros des Bérabich. Toutefois, au point de vue de l'origine, les Ousra et les Tormoz ne sont, semble-t-il, qu'une simple fraction des Bérabich.

2° *Kounta*. — Les Kounta eux aussi sont d'origine sémitique. Ils font remonter la généalogie de leur tribu — ou tout au moins des familles nobles de leur tribu — au conquérant Okbahen-Nafi qui, nommé en 670 gouverneur de l'Ifrikia (Tripolitaine et Tunisie) par le premier khalife omeyyade Moaouïya (661-680), guerroya en Tunisie contre les Romains et les Berbères, construisit Kaïrouân, pénétra au Maroc et jusqu'au Dara et fut tué près de Biskra en 681 par des partisans du chef berbère Kosseïla. Les compagnons et les descendants de Okba, musulmans naturellement, s'essaimèrent de la Tunisie au Touat, et ce serait l'un d'eux (1) qui, vers le xv<sup>e</sup> siècle, serait venu du Touat s'établir avec sa famille dans la région de Mabrouk (2), au Nord-Est d'Araouân, au moment où le chef tonareg Akil régnait sur Tombouctou. Il y aurait été rejoint par des parents et des amis de même descendance arabe que lui-même et aussi, très probablement, par des membres de la colonie juive jusque là toute puissante au Touat, mais qui

(1) Sidi Mohammed-el-Kounti (père du premier El-Bekkâï) d'après les uns, mais plutôt Yahia-ben-Osmân-ben-Yassen (grand père de Mohammed-el-Kounti) d'après de plus nombreux témoignages.

(2) Le village même de Mabrouk serait beaucoup plus récent et n'aurait été fondé qu'en 1808 par la sous-tribu kounta des Oulad-el-Ouafi.

venait d'être persécutée et pourchassée en 1492 par le réformateur musulman El-Merhili.

C'est du mélange de ces Arabes descendants de Okba et de ces Juifs du Touat, islamisés par la suite, que serait sortie la tribu des Kounta. A ces deux éléments sémitiques primitifs, il convient cependant d'en ajouter deux autres : l'un, hamitique, provenant de quelques tribus berbères de l'Azaouad qui acceptèrent la domination des Kounta et s'incorporèrent à eux — les *Zakhoura* en particulier — et aussi d'unions fréquentes avec les tribus maraboutiques touareg (1) ; l'autre, nègre, provenant d'unions avec des Songaï ou des Soninké et avec des esclaves ou des serfs également d'origine noire.

Ces mélanges devinrent surtout fréquents lorsque, ayant quitté en partie leur foyer primitif de Mabrouk pour se répandre dans la région de Tombouctou sur les deux rives du Niger et pour se rendre, à travers le Hodh, dans le Tagant et l'Adrar mauritanien, les Kounta multiplièrent les occasions de contact avec des Berbères et des Nègres. Néanmoins, comme chez les Bérabich, c'est le type et le sang arabes — ou tout au moins sémitiques — qui semblent, encore aujourd'hui, dominer chez les Kounta.

## II. Maures du Hodh.

1<sup>o</sup> *Elément berbère.* — Il paraît difficile de savoir si le Hodh était peuplé par des Nègres avant que les Berbères y eussent fait leur première apparition. Il est certain que les Soninké y possédaient des colonies bien avant le mouvement almoravide, c'est-à-dire bien avant le XI<sup>e</sup> siècle de notre ère, mais il n'est pas moins certain qu'avant cette date les Berbères de l'Adrar et du Tagant et particulièrement ceux de l'empire lemtouna d'Aoudaghost — dont nous parlerons dans la partie historique de cet ouvrage — s'étaient déjà répandus jusque dans la région où se trouve aujourd'hui Oualata et y avaient exercé au moins à

(1) Voir à ce sujet le tableau généalogique des Bekkaï dans *Littérature arabe saharienne* par Ismaël Hamet (*Revue du monde musulman*, octobre 1910).

un moment donné une sorte d'hégémonie politique. Il est probable même qu'à une époque plus reculée, lorsque se produisit — sans doute durant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne — l'immigration judéo-syrienne dont il sera question à propos des origines du peuple peul, des Berbères se trouvaient déjà dans la région, en même temps que des Soninké. J'inclinerais toutefois à penser que ces derniers furent les premiers colonisateurs du Hodh et qu'ils avaient fondé déjà Néma et Ghana — ou d'autres villes que celles-ci remplacèrent par la suite — avant l'apparition des premiers Berbères : si l'exactitude de cette hypothèse vient à être démontrée, il faudrait placer la première immigration berbère dans le Haut-Sénégal-Niger — en l'espèce dans le Hodh — quelques siècles avant J.-C., mais postérieurement au grand mouvement de migration soninké que je tenterai de retracer plus loin.

Quoi qu'il en soit, ces Berbères — cela paraît bien établi — appartenaient à la grande fraction des *Zenaga*, notamment aux tribus *Goddala*, *Lemtouna* et *Messoufa*, et venaient de l'Adrar mauritanien par le Tagant (*Goddala* et *Lemtouna*), ainsi que du Sud marocain par Taodéni (*Lemtouna* et *Messoufa*). Depuis fort longtemps sans doute les *Lemtouna* occupaient l'Adrar, ayant les *Goddala* entre eux et l'Océan et les *Messoufa* au Nord et au Nord-Est. Ils s'étaient installés là en venant du Maroc. Rechercher plus loin leur point de départ primitif serait fort malaisé : cela reviendrait à trancher la question de l'origine des Berbères, qui a été résolue, il est vrai, mais de diverses manières souvent contradictoires.

Ce groupe de la famille hamitique est-il autochtone dans l'Afrique du Nord ou y est-il venu de la péninsule arabe ? je ne vois pas la nécessité de répondre ici à cette question, qui dépasse les limites de ma faible compétence et nous entraînerait trop loin de notre sujet. Qu'il me suffise de rappeler que la présence des Libyens, manifestement identiques aux Berbères, dans la Cyrénaïque, la Tunisie actuelle et le Maghreb a été signalée dès le <sup>v</sup>e siècle avant J.-C. par Hérodote, qui semblait les considérer comme les plus anciens et les seuls habitants de la presque totalité de ces contrées. Les Berbères ne sont autres

en effet que les Libyens, les Gétules et les Numides de l'antiquité classique, auxquels les Latins donnèrent, parce qu'ils se montraient rebelles à la civilisation romaine, le surnom de *Barbari* (du grec *Barbaroi* « étrangers, barbares »), que les Arabes ont transformé en *Berber* tout en le faisant dériver d'un mot arabe signifiant « murmurer, parler d'une façon incompréhensible », selon leur habitude de trouver à tous les noms de lieux et de peuples une étymologie dans la langue de Mahomet (1).

(1) On retrouve chez les auteurs grecs et latins des noms de tribus berbères qui subsistent encore de nos jours : c'est ainsi qu'on a pu identifier les *Libyens* proprement dits (*Loubim* de la Bible, *Lebatai* de Procope) avec les *Lewwata* ou *Louata*, les *Gétules* avec les *Goddala* ou *Djedala* ou avec les *Guezoula*, les *Serangaï* de Ptolémée (placés par lui dans le Sous) avec les *Zenaga*, les *Maxyes* d'Hérodote (*Mazikes*, *Masices*, *Mazices* et *Mazax* de Lucrèce, Suétone, Ptolémée, Ammien Marcellin, Corippus et Cassien) avec les *Imazirhen* ou *Imocharhen*, c'est-à-dire avec les Berbères de souche noble. — Voici maintenant un résumé des principales théories arabes concernant l'origine des Berbères. Yakout (xii<sup>e</sup>-xiii<sup>e</sup> siècles) nous dit que *Berber* est le nom de nombreuses tribus habitant les montagnes du Maghreb depuis Barka jusqu'à l'Atlantique et s'étendant au Sud jusqu'au pays des Noirs ; il ajoute que les Berbères font en général remonter leur origine à Sem et prétendent que leurs ancêtres auraient émigré d'Arabie en Afrique ; leur langue primitive — qui aurait été une langue sémitique — se serait corrompue au contact de la langue des autochtones du Maghreb — (qui étaient ces autochtones ? Yakout ne nous le dit pas) — et serait devenue le berbère. Certains, précise Yakout, disent que le roi himyarite Ifrikos, étant venu du Yémen faire une expédition en Ifrikia (Tunisie), aurait fondé là un établissement de Yéménites dont les descendants seraient les Berbères. Dans sa nomenclature des principales tribus berbères, Yakout en cite plusieurs dont les noms sont portés encore par des sous-tribus maures du Hodh et de l'Azaouat (par exemple les Louata, qu'on rencontre chez les Idao-Aïch, et les Sakhoura, sans doute les mêmes que les Zakhoura vassaux des Kounta). D'après Ibn-Khaldoun (xiv<sup>e</sup> siècle), qui paraît mieux informé que Yakout et qui surtout est doué d'un véritable esprit critique manquant au précédent, les Berbères descendraient de Ham ou Cham par Chanaan, Mazigh (d'où le nom d'Imazirhen porté de nos jours encore par les familles nobles) et un nommé Berr, dont l'un des fils, Madghis, serait l'ancêtre des Zenata et de leurs cousins les Louata, les Zouaoua, les Maghraoua, etc., et dont l'autre fils, Bernès, serait l'ancêtre des Zenaga (enfants de Zenag, fils de Bernès, comprenant les Messoufa, les Goddala, les Lemtouna, les Maddassa, les Ouareth, etc.) et de leurs cousins les Lemta, les Hououara, les Guezoula,

Nous savons que les Berbères étaient partagés autrefois en plusieurs grandes fractions dont les deux plus importantes étaient appelées *Zenata* et *Zenaga*. Les *Zenata* sont en général demeurés dans l'Afrique du Nord, tandis que les *Zenaga*, tout en laissant au Maghreb de très nombreux représentants, essayèrent, dès une époque fort lointaine, quelques-unes de leurs sous-tribus dans le Sahara et la Mauritanie actuelle : les *Messoufa*, les *Djedala* ou *Godjala*, les *Lemtouna*, les *Mardassa* et les *Ouareth* furent les principales de ces sous-tribus *zenaga* du désert ; les *Houara*, les *Lemta* et les *Guezoula*, apparentés de près aux *Zenaga*, sinon *Zenaga* eux-mêmes, participèrent au même mouvement. Tous se distinguèrent de bonne heure de leurs frères demeurés dans le bassin méditerranéen en adoptant le voile qui leur valut plus tard le surnom arabe de *Molettsemin* (les voilés) et qui, aujourd'hui, n'est plus porté que par ceux d'entre eux qui ont échappé à la conquête arabe et sont devenus les Touareg.

Les *Lemta* et les *Houara* se portèrent principalement dans le Sahara central, où on les retrouve sous les noms à peine transformés d'Oulmidden (*Lemta*) et de Hoggar ou Ihaggaren

les *Masmouda*, les *Ketama*, les *Mesrata*, etc. Il ajoute d'ailleurs que beaucoup, principalement parmi les Berbères eux-mêmes, attribuent à cette nation une origine sémitique, dans le but évident de la rattacher à la même souche que les Arabes : c'est ainsi que les uns les font descendre d'un fils d'Abraham nommé *Yaksân*, d'autres des Amalécites issus d'Esau, d'autres des Syriens et Yéménites venus en Afrique avec *Ifrikos*, d'autres des Egyptiens, etc. Après avoir dit que l'opinion la plus répandue en fait des Hamites ayant vécu longtemps au contact des Sémites (des Israélites surtout), puis ayant été chassés d'Asie par les Juifs et ayant passé en Egypte et de là en *Ifrikia* et au Maghreb, à une époque fort reculée et certainement bien avant *Ifrikos*, *Ibn-Khaldoun* conclut fort sagement : « Une nation comme celle des Berbères, formée d'une foule de peuples et remplissant une partie considérable de la terre, n'a pas pu y être transportée d'un autre endroit et surtout d'une région très bornée. Depuis une longue suite de siècles avant l'islamisme, les Berbères ont été connus comme habitants du pays et des régions qui leur appartiennent de nos jours. » (*Histoire des Berbères*, traduction de Slane, 1<sup>er</sup> vol., page 183). *Procopé* (vi<sup>e</sup> siècle) avait soutenu déjà la théorie faisant remonter les Berbères aux Hamites issus de Chanaan qui furent chassés de Palestine par les Hébreux, lorsque ces derniers s'y installèrent en revenant d'Egypte.

(Hououara). Les Messoufa restèrent longtemps cantonnés au Sud du Maroc dans la région de Tindouf, puis s'avancèrent du côté de Taodéni et de l'Azaouad. Les Maddassa se dirigèrent également vers le cours septentrional du Niger. Quant aux Lemtouna et aux Goddala, accompagnés de quelques familles des Guezoula et des Ouareth, ils allèrent s'installer dans l'Adrar mauritanien et dans le Tirs ou Tiris, puis dans le Tagant, vivant généralement côte à côte, quoique les Goddala se soient plus tard portés davantage vers le Sud-Ouest et le cours du bas Sénégal.

Il est probable, comme je le disais plus haut, que, depuis les derniers siècles qui ont précédé notre ère jusqu'au vi<sup>e</sup> siècle environ après Jésus-Christ, des Lemtouna de l'Adrar, traversant le Tagant, firent des randonnées dans le Hodh, allant sans doute demander ou prendre aux cultivateurs soninké et ensuite aux pasteurs judéo-syriens les vivres qui leur manquaient. A partir du vii<sup>e</sup> siècle, ils commencèrent à se répandre en nombre plus considérable dans les pays dépendant aujourd'hui du Haut-Sénégal-Niger et y eurent même peut-être, aux ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles, leur capitale *Aoudaghost*, qui devait se trouver non loin de Kiffa et qui tout au moins était située dans la partie du Tagant oriental avoisinant Kiffa, probablement un peu au Nord de cette dernière localité (1). Tantôt suzerains des Noirs du pays, tantôt leur payant tribut, les Berbères durent, dès cette époque, se métisser assez fortement de sang nègre, surtout les sédentaires.

Selon toute vraisemblance, ils étaient chrétiens (2) au moment où prit naissance parmi eux la secte des Almoravides (1052), ou tout au moins ils l'étaient en majorité, puisque le but principal de la fondation de cette secte fut la conversion

(1) Le géographe arabe Ibn-Saïd (xiii<sup>e</sup> siècle) place Aoudaghost par 17° de latitude Nord et à une dizaine de degrés de longitude planimétrique à l'Est de l'embouchure du Sénégal, ce qui correspondrait approximativement à 13° de longitude Ouest de Paris et situerait Aoudaghost à une soixantaine de kilomètres au Nord-Est de Kiffa.

(2) Cela résulte tout au moins du témoignage de l'écrivain arabe Zohri (xii<sup>e</sup> siècle), d'après lequel les Berbères du Soudan n'auraient abjuré le christianisme et embrassé l'islamisme que vers l'année 1075.

des Lemtouna et Goddala infidèles ou mauvais musulmans. Beaucoup d'entre eux n'acceptèrent la religion de Mahomet que contraints et forcés, et après avoir été vaincus par les sectateurs d'Abdallah-ben-Yassin ; beaucoup aussi, trouvant exagérés le puritanisme et l'autoritarisme du réformateur, émigrèrent vers l'Est et vinrent s'établir dans l'Azaouad auprès des Messoufa et des Maddassa.

D'une façon générale, les Lemtouna demeurèrent dans le Hodh et ce sont eux qui, plus ou moins métissés de sang noir, ont donné naissance à l'élément berbère qui, aujourd'hui encore, entre en majorité dans la composition des familles zénaga et même de beaucoup de familles prétendues arabes des diverses tribus des Maures du Hodh. Parmi les Goddala, les uns se fixèrent également dans le Hodh, mais les autres, plus nombreux, poussèrent jusque sur le Niger et au delà ; rejoints dans la région lacustre de Tombouctou par quelques familles lemtouna, ils donnèrent naissance à la tribu touareg des Iguellad ou tout au moins contribuèrent puissamment à sa formation, comme nous le verrons plus loin en parlant des Touareg. Il me faut ajouter que, parmi les Maures du Hodh oriental (Mejdouf et Allouch), on retrouve des traces de l'immigration Messoufa dont j'ai dit un mot déjà et dont je reparlerai à propos de la formation des Touareg.

2° *Elément arabe.* — L'élément arabe, en ce qui concerne les Maures du Hodh, a été fourni à peu près exclusivement par les *Beni-Hassân* : son introduction est relativement récente.

Les Beni Hassân, qui se disent descendants de la famille de Koréïch, à laquelle appartenait Mahomet, proviennent de la plus importante des immigrations arabes qui se soient accomplies dans l'Afrique du Nord, celle que l'on appelle l'invasion hilalienne. Les Arabes Hilaliens, descendants d'Adnân et rangés par Ibn-Khaldoun dans les Arabes « barbarisants », c'est-à-dire mélangés, passèrent en Afrique vers le début du XI<sup>e</sup> siècle ; c'étaient surtout des nomades. En réalité les Beni-Hassân (*alias* Idao-Hassân ou Doui-Hassân) n'étaient pas des Hilaliens ; ils appartenaient à un groupe issu de Makil, lequel prétendait idescendre de Djâfer, fils d'Abou-Taleb, fils de Hachem, bisafeul

de Mahomet, mais, d'après Ibn Khaldoun, descendait plutôt des Arabes du Yémen issus de Kodâa, petit-fils de Himyar.

Quoi qu'il en soit, les Beni-Hassân suivirent les Hilaliens dans leur migration et, après avoir traversé toute l'Afrique du Nord, s'établirent avec eux dans le Sous, le Noul ou Noun et le Dara ou Draa, entre l'Atlantique et le Tafilelt, vers la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, envoyant paître leurs troupeaux jusqu'aux régions sahariennes habitées par les Messoufa, les Lemtouna et les Goddala.

Ils comprenaient plusieurs fractions : celle des *Beni-Hassân* proprement dits ou descendants de Hassân fils de Mokhtar fils de Mohammed fils de Makil ; celle des *Chebanât* ou descendants de Chebana, frère de Hassân (comprenant les Beni-Tâbet ou Idao-Aïch, descendants de Aïch-ben-Talha, et les Ahl-Ali ou Idao-Ali) ; enfin celle très importante des *Oulad-Delim* qui, en réalité, formait une sous-tribu distincte des Beni-Hassân proprement dits.

Dès le xiv<sup>e</sup> siècle, selon le témoignage d'Ibn-Khaldoun, le territoire des Beni-Hassân s'étendait depuis le Sous jusqu'à la frontière du pays des Noirs, c'est-à-dire jusqu'à l'Adrar mauritanien tout au moins. Vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, un grand nombre de Beni-Hassân, après avoir conquis définitivement l'Adrar, se répandirent de là sur les bords du Sénégal, puis dans le Tagant et enfin dans le Hodh (1), subjuguant les Berbères, les convertissant définitivement à l'islamisme et en faisant leurs vassaux. Les Beni-Hassân proprement dits et les Chebanât constituèrent l'élément arabe et en même temps guerrier chez les Regueïbât, les Idao-Aïch, les Ahl-Tichit, les Oulad-Mbarek, les Oulad-Nasser et les Mejdouf ; les Oulad-Delim, poussant davantage vers l'Est, contribuèrent à former les sous-tribus des Oulad-Daoud, des Oulad-Allouch, etc.

Les Maures actuels du Hodh sont donc, en somme, des Berbères arabisés plutôt que des Arabes. Il est bien certain en tout cas que l'élément arabe fut, dans leur formation, très inférieur

(1) Le chef de la conquête s'appelait, dit la légende, Osmân-ould-Bar-kani ould Makhfâr ; son fils Terrouz aurait donné son nom aux Trarza, son frère Haroun ould-Barkani le nom de son père aux Brakna et son autre frère Mbarek son propre nom aux Oulad-Mbarek.

en nombre à l'élément berbère. Tout d'abord il importe de considérer que, lors de leur départ du Maroc pour la Mauritanie, les Beni-Hassân n'étaient plus des Arabes bien purs : Ibn-Khaldoun nous apprend en effet que, lors de leur premier établissement entre la Moulouya et le Tafilelt, les Beni-Makil (Beni-Hassân et Beni-Soleïm) s'étaient unis aux Berbères Zenata, installés avant eux dans cette région, et que, lorsqu'ils se portèrent vers le Sud après la conquête de Maghreb central par les Zenata, les Beni-Hassân soumièrent les Berbères Guezoula de Taroudant et les Berbères Masmouda, Zenaga et Lemta du Sous, du Dara et du Tafilelt, et se les incorporèrent au moins en partie. Ensuite, il convient de remarquer que certaines sous-tribus actuelles du Hodh ne renferment que des gens d'origine berbère et ont gardé le qualificatif ethnique de Zenaga. D'autres, qui se prétendent d'origine arabe, sont beaucoup plus berbères qu'arabes : c'est en particulier le cas chez nombre d'Idao-Aïch. Enfin les familles maraboutiques se trouvent être presque toujours — quelles que soient les généalogies qu'elles se sont fabriquées après coup — ou uniquement berbères ou du moins surtout berbères quant à leur origine.

Si l'on ajoute à cela les infiltrations de sang noir qui se sont produites constamment chez les Berbères d'abord et chez les Beni-Hassân ensuite et les mélanges parfois considérables dûs à des unions avec des Peuls (chez les Guirganké (1) notamment et chez les Allouch), on comprendra combien il serait inexact de dire que les Maures du Hodh sont d'origine arabe.

D'autre part, s'ils ne sont d'origine arabe qu'à un degré infime, ils méritent cependant, dans leur ensemble, le qualificatif d'Arabes au même titre que les soi-disant Arabes de l'Algérie et du Maroc. Si en effet l'on en excepte les rares familles qui ont con-

(1) Les ancêtres sémitiques des Guirganké seraient des Judéo-Syriens ou Proto-Peuls, métissés de Soninké, qui auraient fondé Tichit, auraient émigré ensuite dans le Tagant et plus tard, à la suite de luttes sanglantes avec les Zénaga, se seraient réfugiés à Diara, non loin de Nioro, auprès des Oulad-Mbarek et se seraient alliés là à des Beni-Hassân. Nous en reparlerons lorsqu'il sera question de la formation des Peuls. Au moment de la conquête de Nioro par El-hadj-Omar, la plupart des Guirganké se réfugièrent dans la région d'Akor, du côté de Goumbou.

servé l'usage de la langue berbère (1), les Maures du Hodh ont presque tout pris aux Arabes : la langue, la religion et même le costume ; c'est en effet depuis l'immigration des Beni-Hassân que les Berbères de la Mauritanie et du Hodh ont cessé de porter le voile, tandis que leurs congénères non arabisés de l'Azaouad et du Sahara central l'ont conservé. Tout au plus, dans certaines des coutumes des Maures du Hodh, peut-on retrouver des survivances berbères encore très nettes, ainsi que dans la désignation des noms de lieux et dans les termes géographiques en usage (2).

### III. Touareg.

Les Touareg des territoires civils du Haut-Sénégal-Niger se répartissent aujourd'hui, comme nous l'avons vu, en trois grandes tribus ou fractions. Dans l'ensemble, ils ont été formés par cinq grands courants d'immigration berbère, auxquels il faut ajouter quelques mélanges d'origine arabe, peul et songaï. Les cinq grandes immigrations berbères qui ont contribué à leur formation sont, par ordre probable de dates, celles des Lemta et Hououara de Tripolitaine, des Messoufa, des Saghmâra ou Kel-Tadmekket, des Goddala et Lemtouna et des Oulmidden. D'une façon générale, de la première et de la dernière sont issues les sous-tribus oulmidden actuelles, de la troisième la tribu des Kel-Tadmekket et de la deuxième et de la quatrième la tribu des Iguellad et les sous-tribus qui s'y rattachent.

(1) Relativement nombreux en Mauritanie, les Maures parlant le zenaga sont excessivement rares dans le Hodh.

(2) En outre des Beni-Hassân, quelques autres familles arabes ont contribué à renforcer l'élément sémitique dans le Hodh : c'est ainsi que des Kounta venus de l'Azaouad s'établirent en plusieurs endroits de cette contrée et notamment à Tichit, lors de leur mouvement vers le Tagant et l'Adrar ; à différentes époques, des Arabes ou Berbères arabisés vinrent du Maroc dans les mêmes régions : c'est le cas des Taleh-Mokhtar, dont les ancêtres, chassés du Sud-marocain à la suite d'événements obscurs, seraient venus s'établir au Massina, d'où, fuyant devant la conquête d'El-hadj-Omar, ils auraient, conduits par Mohammed-Fadel, émigré vers Goumbou et Oualata auprès des Mejdouf, tandis que d'autres fractions de leur famille poussaient jusqu'en Mauritanie avec Saad-Bou et plus tard dans la Saguiet-el-hamra avec Mâ-el-Aïnin.

1° *Immigration lemta et hououara.* — Ainsi que je le disais plus haut, lors de l'époque reculée où les Berbères commencèrent à s'enfoncer dans le Sahara, les Lemta allèrent s'établir à l'Ouest de l'Air, où nous les retrouvons encore de nos jours sous le nom d'Oulmidden qui semble bien provenir du même radical que le mot *Lemta* employé par les auteurs arabes. Ces Lemta provenaient au moins en partie de la Tripolitaine actuelle, où ils avaient laissé nombre de leurs compatriotes ainsi qu'au Touat et dans le Sud marocain. Une fraction des Lemta demeurés dans le Nord, de religion chrétienne très probablement, fuyant la première conquête arabe de l'Ifrikia, quitta vers 670 la Tripolitaine avec un grand nombre de Hououara (autre tribu berbère à demi christianisée et établie alors dans les mêmes parages). Les Hououara s'installèrent principalement dans la région montagneuse du Sahara central et devinrent les Hoggar. Quant aux Lemta, accompagnés sans doute de quelques familles hououara, ils allèrent rejoindre les membres de leur tribu déjà installés plus au Sud.

X Ceux-ci, qui très probablement étaient demeurés fidèles à l'ancienne religion libyenne, regardèrent d'un assez mauvais œil ces nouveaux arrivants chrétiens, craignant surtout d'ailleurs de se voir disputer par eux la maigre chère qu'ils arrivaient péniblement à se procurer. Les derniers immigrants, ainsi mal reçus par leurs compatriotes, continuèrent leur mouvement plus avant et arrivèrent enfin, dans un état assez misérable, sur les rives du Niger, dans le lieu où s'élevait alors le village songaï de *Gounguia* ou *Koukia*, peuplé surtout de Sorko pêcheurs. Ce village — je le crois du moins — devait être situé dans l'île aujourd'hui connue sous le nom de Bentia, entre Gao et Tillabéry (1).

Mieux accueillis par les Sorko qu'ils ne l'avaient été par leurs propres compatriotes, les Lemta de Tripolitaine parvinrent

(1) On a cru parfois pouvoir identifier Koukia avec Gao, mais, comme nous le verrons dans la IV<sup>e</sup> partie de cet ouvrage en traitant de l'histoire de l'empire de Gao, une telle identification est matériellement impossible. Je ferai observer que *goungui* signifie « île » en songaï ; dans la même langue *goungui-yo* signifierait « les îles », *goungui yé* « les sept îles » et *goungui yaha* « les huit îles ».

même à s'imposer aux indigènes riverains du Niger et — non sans luttes, comme nous le verrons plus loin — à fonder, vers la fin du vii<sup>e</sup> siècle, un empire qui devait plus tard devenir puissant et dont ils demeurèrent les maîtres jusque vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle (1). Tout naturellement, ils ne demeurèrent pas fixés à Koukia et, tout en y maintenant au moins provisoirement la capitale de leur empire, ils se répandirent dans l'Est de la Boucle du Niger, où ils demeurèrent lorsque la suprématie leur fut enlevée par les Noirs (Songaï dirigés par des Soninké) en 1493 et que, de suzerains de ces derniers, ils devinrent leurs vassaux. Encore chrétiens au moment de leur arrivée à Koukia, ils commencèrent à embrasser l'islamisme vers l'an 1009 de notre ère, sous le règne de leur quinzième empereur, Dia Kossoï.

2<sup>o</sup> *Immigration messoufa.* — Vers le début du viii<sup>e</sup> siècle, à la suite sans doute des premières conquêtes arabes dans le Maghreb, des Messoufa établis au Sud du Maroc dans la région de Tindouf se portèrent vers le midi et s'emparèrent des mines de sel de Teghazza. Dépossédés vers le ix<sup>e</sup> siècle par les Bérabich, comme nous l'avons vu précédemment, ils devinrent les vassaux de ces derniers ; les uns demeurèrent à Teghazza, d'autres accompagnèrent les Bérabich dans leurs randonnées à travers le désert ou se firent comme eux convoyeurs de caravanes. Il est possible que les Messoufa n'aient pas attendu la venue des Bérabich pour pousser jusque dans la région de Tombouctou ; en tout cas, les Berbères *Maddassa*, signalés au xi<sup>e</sup> siècle par Bekri comme habitant la rive Nord du lac Fagubine et du Niger, et qui étaient déjà musulmans à cette époque, étaient très vraisemblablement une fraction des Messoufa.

3<sup>o</sup> *Immigration saghmara ou des Kel-Tadmekket.* — Dans la vallée du Tilemsi, à 300 kilomètres environ au Nord-Nord-Est de Gao, les Berbères émigrés les premiers dans le Sahara avaient fondé, sans doute avant la naissance de J.-C., une ville

(1) Voir IV<sup>e</sup> partie. Je tiens à faire observer que cette théorie de l'origine berbère des fondateurs de l'empire dit « songaï », rejetée par M. René Basset, avait été soutenue par Barth.

qu'ils appelaient *Tadmekket* (1) et que, bien plus tard, les Arabes dénommèrent *Es-souk* (le marché) parce qu'elle était le seul centre commercial de tout le Sahara central et le rendez-vous des caravanes allant de la Tripolitaine et du Touat vers les pays nigériens. Ce point semble avoir été florissant, si toutefois une telle épithète a jamais pu s'appliquer à une ville saharienne ; mais tout est relatif et ce qui serait une vulgaire bourgade en un pays fertile et peuplé revêt facilement au désert les allures d'une brillante métropole. Il est possible d'ailleurs que les premiers colons berbères du Tilemsi aient su mettre à profit les terres de cette vallée et que *Tadmekket* ait été autrefois une oasis prospère.

Quoi qu'il en soit, elle eut un grand renom et, dès les premiers siècles de l'hégire, elle attira des musulmans de l'Ifrikia (2), berbères sans doute comme ses fondateurs, qui vinrent y prêcher l'islam et constituèrent la fraction maraboutique connue aujourd'hui sous le nom d'*Iforhass*, tandis que l'ensemble des populations berbères gravitant autour de *Tadmekket* portait le nom de *Saghmâra*.

Les Oulmidden nomades, qui plantaient leurs tentes entre *Tadmekket* et l'Air et qui devaient avoir la même origine première que les *Saghmâra* — les uns et les autres étaient vraisemblablement des *Lemta*, au moins en majorité —, attaquèrent à maintes reprises les populations de *Tadmekket*, pour des raisons qui ne nous apparaissent pas très clairement, mais dont la principale fut sans doute la cupidité. Dès le x<sup>e</sup> siècle au moins, ils avaient contraint une partie des familles maraboutiques à se retrancher dans la région de collines pierreuses que nous appelons l'Adrar des *Iforhass* et une partie des

(1) Les géographes arabes, amoureux d'étymologies savantes, traduisent *Tadmekket* par « qui ressemble à La Mecque » et disent que ce nom, qui pourtant semble bien être antérieur à l'islam, aurait été donné à la ville parce qu'elle était, comme La Mecque, située entre deux collines.

(2) On sait que les Arabes ont donné le nom d'*Ifrikia* à la région correspondant à peu près à l'ancienne province d'*Afrique* des Romains, région constituée principalement par la Tunisie actuelle, tout en faisant venir ce nom de la soi-disant colonie fondée dans ces parages par le fameux roi himyarite *Ifrikos*.

Saghmâra à descendre la vallée du Tilemsi, avec l'espoir de retrouver sur les bords du Niger d'autres terres favorables. Les Saghmâra, se heurtant du côté de Bourem aux Oulmidden de la région de Gao, obliquèrent vers l'Ouest, atteignirent le fleuve près de Bamba et se répandirent sur ses deux rives, occupant surtout la rive droite depuis la hauteur de Bamba jusqu'aux laes situés au Sud de Tombouctou. Les Touareg Iguellad, quand ils vinrent se fixer dans cette région, leur donnèrent le nom de *Kel-Tadmekket* (gens de Tadmekket) en raison de leur origine ; on les appela aussi *Kel-es-souk*, ce qui revient au même, mais on réserva de préférence cette dernière appellation à la fraction maraboutique qui avait suivi l'exode des Saghmâra au lieu de s'établir avec les autres familles religieuses dans l'Adrar des Iforhass.

Bekri signale au xi<sup>e</sup> siècle la présence de Kel-Tadmekket (sous le nom de Saghmâra) sur la rive droite du Niger, en face de Gao : leur exode fut donc bien antérieur à la destruction de la ville de Tadmekket par les Oulmidden, destruction qui aurait eu lieu vers 1640. Mais il semble établi d'autre part que la ruine finale de Tadmekket eut comme conséquence une nouvelle immigration saghmâra sur les rives du Niger, vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle.

4<sup>e</sup> *Immigration goddala et lemtouna.* — J'ai dit tout à l'heure, en retraçant les origines des Maures du Hodh, comment, vers le xi<sup>e</sup> siècle, un certain nombre de Lemtouna et surtout de Goddala, venant de l'Adrar Mauritanien, s'étaient avancés jusque vers Tombouctou. Ils échappèrent là à la conquête arabe des Beni-Hassân qui, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, subjuguèrent leurs compatriotes demeurés dans le Hodh. Ils furent bien rejoints à la fin du xi<sup>e</sup> siècle par l'immigration arabe des Bérabich et au xv<sup>e</sup> par celle des Kounta et il y eut alors entre eux et les Arabes des mélanges dont le résultat est sensible encore, dans la tribu maraboutique des Kel-Antassar (1) principalement. Mais

(1) Les Kel-Antassar sont déjà signalés au xi<sup>e</sup> siècle par Bekri sous le nom de *Beni-Intasser* ; mais ils habitaient alors entre le Tagant et Oualata, c'est-à-dire dans le Hodh, et n'avaient pas encore gagné leur pays actuel.

il n'y eut pas là, comme dans le Hodh, conquête de la part des Arabes ; les Goddala et les Lemtouna des laes et de l'Azaouad, devenus les Iguellad, ne furent pas arabisés et conservèrent leur langue et leur voile, adoptant seulement la religion musulmane que leur prêchèrent les Kel-Tadmekket et plus tard les Kounta.

5° *Immigration oulmidden*. — C'est aux Lemta établis au Sahara avant l'arrivée de ceux qui, après les avoir rejoints, poussèrent jusqu'à Koukia que je donne de préférence ici, pour les distinguer de ces derniers, le nom d'Oulmidden.

On peut supposer que, lorsqu'ils eurent constaté le degré de prospérité des Lemta de Gounguia ou Koukia, les Oulmidden demeurés au Sahara cherchèrent à renouer avec eux des relations. Les rôles étaient changés : d'hôtes encombrants et de bouches inutiles, les anciens immigrés de Tripolitaine étaient devenus des puissants dont la force était à craindre et l'alliance à rechercher. Aussi les Oulmidden ne se firent-ils pas faute sans doute d'aller les saluer et même de reconnaître leur suzeraineté, moyennant quoi ils obtinrent le droit de prélever leur part des moissons que faisaient pousser les Songaï le long du Niger. Mais il ne semble pas qu'ils aient franchi le fleuve ni pénétré dans les territoires relevant actuellement de la colonie civile du Haut-Sénégal-Niger durant l'époque de l'hégémonie berbère en pays songaï.

C'est seulement à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, lorsque l'empire lemta de Gounguia puis de Gao fut remplacé par l'empire soninké-songaï de Gao et que cette dernière ville fut devenue à la fois un grand marché et un centre musulman important, que les Oulmidden, attirés davantage encore vers le Niger, commencèrent à franchir le fleuve et à se fixer en partie à l'intérieur de la Boucle, dans la direction de Gao à Hombori, auprès des familles venues précédemment de Gounguia. C'est à cette époque également que les Oulmidden de la région de Gao durent embrasser l'islamisme, déjà professé par les autres Touareg de la vallée nigérienne.

6° *Éléments divers*. — Tels sont les éléments principaux,

tous berbères, qui contribuèrent à former la partie du peuple touareg occupant de nos jours le Nord de la Boucle du Niger et la rive gauche de ce fleuve dans la région comprise entre Ras-el-ma et Bourem. En outre existent quelques éléments secondaires, dont l'importance du reste ne paraît pas très considérable et qui n'ont pas modifié profondément le type berbère initial.

Tout d'abord il semble probable que le pays actuel des Touareg du Haut-Sénégal-Niger, si l'on en excepte les rives mêmes du fleuve, était à peu près inhabité lorsque s'y montrèrent les premières immigrations berbères. Même sur le Niger, les Songaï ne devaient pas alors s'avancer bien en amont de Gao ; peut-être ne dépassaient-ils pas Bourem ; cependant il est hors de doute que, vassaux des Lemta d'abord, suzerains ensuite de tous les Touareg nigériens, ils ont dû se mêler à eux dans d'assez fortes proportions. Plus tard, les Peuls qui vinrent se fixer dans les régions de Hombori et de Dori apportèrent, au moins sur la lisière de leurs établissements, un élément de métissage qu'on aurait tort de négliger. Dans la région de Tombouctou, des unions eurent lieu certainement entre Arabes et Touareg, mais, les Arabes étant les moins nombreux, ce sont eux qui durent être le plus influencés par ces unions. Quant aux Marocains qui conquièrent Tombouctou à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, c'est surtout sur les Songaï que leur influence se fit sentir, comme nous le verrons dans un instant (1).

(1) A titre purement documentaire, je crois bon de donner ici la théorie de l'auteur du *Houlet el-mouwachia fi dikr el-akhbâr el-marrâkochiya* sur l'origine des Touareg. Ils seraient, d'après lui, des Messoufa apparentés aux Zenaga issus de Himyar ; ils ne descendraient des Berbères que par les femmes et seraient originaires du Yémen. Un roi de ce pays (sans doute Harits-er-Raïch, le premier tobba ou roi himyarite, qui vivait un peu avant notre ère) avait eu, à la suite d'enseignements reçus d'un rabbin, la divination de la venue d'un Messie (soit Mahomet, soit plutôt Jésus-Christ) et il invita ses sujets à adopter ses croyances. Après sa mort, ceux qui avaient partagé sa foi furent persécutés et chassés ; ils se voilèrent le visage pour ne pas être reconnus de leurs ennemis et (sans doute sous le règne d'Ifrikos, le troisième tobba, vers le début de notre ère), ils quittèrent le Yémen et gagnèrent le pays des Berbères, où ils se marièrent et s'installèrent comme dans une nouvelle patrie. Leur voile les ayant protégés

#### IV. Peuls.

##### 1° *Le problème de l'origine des Peuls.*

La question de l'origine des Peuls a fourni matière à d'amples discussions et cependant elle est loin d'être résolue. Il y a là un problème à plusieurs faces qui demande, pour être traité avec quelque précision, d'être examiné à la fois sous ses divers aspects. Personne ne conteste qu'une bonne partie tout au moins du peuple peul actuel n'appartient pas originairement à la race noire : il suffit pour en être convaincu d'observer les Peuls pasteurs que l'on rencontre un peu partout dans le Soudan et chez lesquels, à côté d'individus manifestement métissés de sang nègre, on remarque des gens dont la couleur et le facies rappellent absolument la couleur et le facies des Bédouins de l'Égypte et surtout de la Palestine. À côté de cela, la langue peule est parlée par un nombre considérable d'individus qui sont, tout aussi incontestablement, des Nègres bien caractérisés.

De là les deux théories dont l'une fait des Peuls un peuple de métis, tandis que l'autre en fait un ensemble de gens, les uns de race blanche, les autres de race noire, n'ayant de commun que la langue. Mais ici encore, il y a divergence d'opinion : les uns veulent que la langue peule ait été la langue originelle de l'élément de race blanche, les autres pensent que ce dernier l'a au contraire empruntée à l'élément de race noire.

Je dirai tout de suite que mon opinion, motivée par de longues et patientes recherches, penche vers la dernière hypothèse : à mon avis, la langue dite peule est une langue nègre, parlée à l'origine par un peuple nègre complètement différent des Peuls, peuple dont les représentants actuels ne sont autres que les Toucouleurs, et cette langue a été adoptée, à la suite de circonstances que je vais retracer, par un peuple de race

gés contre leurs persécuteurs, ils le conservèrent pieusement sans jamais s'en séparer. Ils oublièrent leur langue (l'arabe) par suite de leur incorporation aux Berbères et adoptèrent celle de ces derniers. Les Touareg seraient les descendants de ces Zenaga voilés, qui auraient été chassés dans le désert par une fraction d'entre eux, celle des Almoravides. Il est à remarquer que la plupart des auteurs arabes attribuent cette origine mi-yéménite mi-berbère à tous les Zenaga et à quelques tribus qui leur sont apparentées de près, les Lemta entre autres.

blanche et d'origine judéo-syrienne dont les représentants actuels sont les Foulbé ou Peuls proprement dits.

Pour être complet, il me faut ajouter qu'une longue cohabitation a produit entre les Toucouleurs et les Peuls des mélanges facilement perceptibles, de même que l'éparpillement des Peuls à travers d'immenses territoires peuplés de Nègres divers a profondément altéré le type sémitique originel des Foulbé. Enfin il ne faut pas oublier que ces derniers ont auprès d'eux de nombreux serfs nègres, les Rimaïbé, qui parlent comme leurs maîtres peuls la langue des Toucouleurs, sans être pour cela ni des Toucouleurs ni des Peuls.

Avant d'exposer les faits qui rendent mon hypothèse vraisemblable, il me paraît opportun de résumer et de discuter brièvement les principales des nombreuses théories émises par mes devanciers.

## 2° Théories diverses relatives à l'origine<sup>o</sup> des Peuls.

Si l'on identifie les Peuls avec la tribu de *Fouth* ou *Foudh* mentionnée dans le Pentateuque et dans les écrits de plusieurs prophètes bibliques (Ezéchiel, Jérémie, Isaïe, Nahoum), tribu dont le nom est d'ailleurs écrit *Foul* par Isaïe (1), on doit reconnaître que ce peuple a été mentionné dès la plus haute antiquité. Je ne prétends pas que cette identification puisse être présentée comme une certitude, mais en tout cas elle n'est pas absurde. Si on l'admet, cela conduirait, semble-t-il, à attribuer aux Peuls une origine hamitique, puisque *Fouth* ou *Foudh* est donné comme l'un des fils de Ham, avec Chous (père des Ethiopiens Kouchites), Mesraïm (père des Egyptiens) et Chanaan

(1) Le mot *Fouth*, dans les rédactions de la Bible en langues sémitiques, se termine par un *t* emphatique ou th (*thav* des Hébreux, *tha* des Arabes), lettre qui se rend en peul par un *d* spécial ou *dh* se changeant fréquemment en *l*, en sorte que le *Fouth* de la Bible peut parfaitement être considéré comme provenant d'une racine identique à celle de la syllabe *foul*, qui est le radical du nom des Peuls. Au contraire le nom du *Foutu* s'écrit en arabe par un *t* ordinaire et semble provenir d'un radical différent. — Ce terme de *Fouth* ou *Foul*, dans les traductions européennes de la Bible, a été remplacé souvent par « Afrique » ou par « Libye », mais sans aucune raison.

(père des Libyens ou Berbères) (1) ; mais il n'y a pas à s'appesantir sur cette indication, la Bible — comme les auteurs arabes — confondant souvent les descendants de Ham avec ceux de Sem (2).

Quoi qu'il en soit, les Prophètes Bibliques représentent constamment la tribu de Fouth, Foudh ou Foul comme voisinant avec les Ethiopiens, les Egyptiens et les Berbères. Ezéchiël dit que des Loudim (fraction issue des Mesraïm ou Egyptiens) et des Fouth servaient dans l'armée de Tyr (XXVII, 10) ; que la ruine de l'Egypte par Nabuchodonosor, roi de Babylone (588 av. J.-C.), entraînera celle de l'Ethiopie, du Fouth, du Loud, etc. (XXX, 5) ; que l'armée de « Gog » — sans doute Alexandre — renferme des Ethiopiens et des Fouth (XXXVIII, 5). Jérémie, parlant aussi de la défaite du pharaon Nécho (Néko I) par Nabuchodonosor, signale parmi les troupes égyptiennes des Ethiopiens, des Fouth armés de boucliers et des archers Loudim (XLVI, 9). Isaïe mentionne le peuple des Foul parmi les nations éloignées du côté du Sud et de l'Occident (LXVI, 19). Enfin Nahoum, dans sa prophétie contre Ninive (III, 9), demande à cette ville si elle se croit plus forte qu'Alexandrie, que n'a pas réussi à protéger l'appui des Ethiopiens, des Egyptiens, des Fouth et des Loubim (Libyens).

On pourrait conclure de là, sans trop de témérité, que les Hébreux considéraient les Fouth, Foudh ou Foul comme un peuple originaire de la Mésopotamie, de la Syrie ou de la Palestine, mais qui, après un long contact avec les Egyptiens et les Ethiopiens, avait élu domicile en Afrique vers le vi<sup>e</sup> siècle au moins avant J.-C., dans le voisinage de l'Egypte et non loin de la mer — puisqu'il fournissait des contingents aux armées de Tyr et à celle d'Alexandre —, probablement dans la Cyrénaïque.

Si maintenant nous recherchons la trace des Peuls sous leur nom actuel (*Foulbé*, *Fouláni*, etc.), nous ne la trouvons — je le

(1) Genèse, X, 6. L'auteur de la Genèse indique la descendance des trois autres fils de Ham, mais ne donne pas celle de Fouth.

(2) C'est ainsi que les Sabéens ou Yéménites sont donnés tantôt comme descendant de Sem par Heber et Yektân et tantôt comme descendant de Ham par Chous.

érois du moins — qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Makrizi (1364-1442) parle d'une ambassade envoyée vers l'an 1300 par l'empereur de Mali à celui du Bornou et qui comprenait deux personnages parlant le peul (*foulânia*). Un peu plus tard, vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, Cadamosto mentionne la présence d'un roi des Peuls (*rey dos Fullos*) sur le Sénégal. Au siècle suivant, Joao de Barros nous parle également des Peuls, mais pas plus que Makrizi ni Cadamosto, il ne nous renseigne sur leur origine.

Le premier ouvrage qui parle un peu longuement des Peuls et dise au moins quelques mots de leur origine est, il me semble, le *Tarikh-es-Soudân*, qui fut écrit durant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle ; son auteur, Abderrahmân-es-Sa'di ou Saïdi, avait lui-même un peu de sang peul dans son ascendance, puisqu'il nous dit que son arrière-grand'mère s'appelait Aïchat-el-Foulânia et appartenait au clan peul des *Sonfontir*, qui doit vraisemblablement être identifié avec celui des Soumontara ou Dialloubé (1). Il ne s'étend guère sur l'histoire des Peuls, sauf en ce qui concerne la famille régnante du Massina, qu'il fait venir du Sénégal, mais il semble les apparenter aux Ouolofs, disant que ces derniers sont bien supérieurs, par leur caractère et leurs mœurs, « aux autres Foulâni ». Sans doute il faut entendre simplement par là qu'il considérait les Ouolofs et les Peuls comme formant une seule nation, parce qu'il savait que les Peuls du Massina venaient du Fouta et que le Fouta touchait au pays des Ouolofs et avait fait partie de l'empire du Diolof.

Dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, Grey Jackson, consul anglais à Modagor, apprit des Marocains du Sous qu'une tribu d'Israélites habitait dans le Melli ou pays des Mandé. Bien que Jackson ne mentionne pas le nom de cette tribu, il semble bien que ses informateurs entendaient parler des Peuls (2).

Le sultan de Sokoto Mohammed-Bello-ben-Osmân, dans le

(1) Cette femme avait été capturée au cours d'une razzia par Sonni Ali (1464-1492) et donnée par ce prince en mariage à Abdallah-el-Balbali, arrière-grand-père de Sa'di.

(2) *An account of the empire of Marocco*, 1810, page 212.

manuscrit qu'il remit en 1824 à l'explorateur Clapperton et dont il était l'auteur (1), signale les Peuls comme répandus dans le Songaï et le Mali et dit que le Toro et le Fouta sont peuplés d'autochtones (Toucouleurs) et de Sarankoli (Sarakolé, Soninké). D'après lui, les Peuls — ou tout au moins ceux du clan Tôrodo, auquel il appartenait lui-même, — descendent des Juifs, bien que certains les rattachent aux Chrétiens et d'autres aux Bambara. A mon avis, il conviendrait de traduire ici « Bambara » par « pafens » : sans doute Bello a voulu dire que les Peuls descendent soit des Juifs, soit tout au moins d'une population étrangère au domaine de l'islam.

G. d'Eichthal (2) avait pensé trouver dans la Malaisie ou la Polynésie le berceau des Peuls, en se basant sur des affinités qu'il avait cru découvrir entre leur langue et le malais. Si je ne me trompe pas en supposant que la langue parlée aujourd'hui par les Peuls existait au Soudan avant qu'ils y aient fait leur première apparition, comme j'essaierai de le démontrer plus loin, la théorie de d'Eichthal ne prouverait plus rien quant à l'origine des Foulbé, en admettant même que des affinités existassent réellement entre la langue actuelle des Peuls et le malais : elle prouverait seulement l'origine océanienne de certaines langues nègres. Mais ces affinités elles-mêmes ne sont qu'apparentes : d'Eichthal s'est contenté de comparer quelques vocables, qu'il a souvent mal analysés, prenant des radicaux pour des affixes et *vice versa*. Si l'on étudie méthodiquement les

(1) Ce manuscrit renfermait un court extrait d'un ouvrage intitulé *El-enfak el-maisour fi tarikh belad et-Tekroun* (exposé facilitant l'étude de l'histoire du pays de Tekroun). Clapperton n'en a pas publié le texte et n'en a donné qu'une traduction de A. Salame, qui figure à l'appendice de sa relation de voyage (appendix n° XII, pages 158-167, dans l'édition anglaise) ; une carte, dessinée par le sultan Bello, est reproduite dans la II<sup>e</sup> partie du volume, face à la page 109. — Par Tekroun, Bello comprend tout le Soudan, depuis le Darfour jusqu'au Fouta ; sa carte place ce dernier pays à l'extrême Ouest. — D'autres manuscrits remis à Clapperton lors de son second voyage à Sokoto (1827) et rapportés par Lander sont plus explicites et accordent aux Peuls une origine nettement judéo-syrienne. (Voir l'appendice de *Clapperton's journal of a second expedition into the interior of Africa*, 1829).

(2) *Histoire et origine des Foulahs ou Fellans*, 1844.

mots peuls qu'il cite, on n'en trouvera pas vingt dont la racine se rapproche réellement d'une racine malaise ou polynésienne correspondante ; la morphologie et la syntaxe des deux langues étant par ailleurs complètement différentes, on peut hardiment avancer qu'il s'agit là de pures coïncidences phonétiques, telles qu'on en pourrait trouver entre deux langues quelconques, prises au hasard parmi les plus dissemblables.

Barth semble supposer que les Peuls seraient venus du Sud marocain et du Touat vers Ghana et de là se seraient répandus au Soudan. Sa théorie se trouve à première vue confirmée par une légende recueillie en 1837 par C.-J. Reichardt et d'après laquelle les Peuls du Fouta-Diallon proviendraient de familles arabes venues de Fez (1) dans le Diaka ou Diaga (Massina), sous la conduite de deux chefs nommés Sidi et Séri ; ceux-ci auraient été accueillis dans le Diaka par un saint personnage nommé El-hadj Salihou Souaré, chef d'une tribu mandingue (ou plus exactement soninké, d'après son nom de clan : Souaré), lequel les aurait dirigés vers le Fouta-Diallon, où ils devinrent les ancêtres des deux familles des Sidianké et des Sérianké. Tout n'est pas à rejeter dans cette légende : l'arrivée des ancêtres des Peuls dans le Diaga déjà occupé par des Soninké, puis leur migration vers le Fouta Sénégalais et de là vers le Fouta-Diallon et ailleurs, sont des faits qui me paraissent bien près d'être historiquement établis. Mais en ce qui concerne l'origine marocaine et surtout l'origine arabe de ces ancêtres des Peuls, je ne puis que la considérer comme fort douteuse ; il n'est pas impossible que quelques familles dont sont issus des Peuls soient venues à Ghana du Maroc et il semble bien prouvé qu'il en est venu du Touat ; mais, à mon avis, ces familles n'étaient pas arabes et le Touat ne fut que l'une des étapes intermédiaires où s'arrêta momentanément une fraction détachée du grand mouvement d'immigration, lequel eut très probablement son point de départ en Syrie ou en Palestine (2).

(1) Et non du Fezzan, comme l'écrivit de Guiraudon, qui a reproduit cette légende en introduisant dans le texte original un certain nombre de rectifications pour la plupart malheureuses.

(2) D'ailleurs la légende recueillie par Reichardt renferme des inexacti-

Parmi les théories sur l'origine des Peuls citées par le Dr Bérenger-Féraud, il me faut rappeler celle les faisant descendre des anciens Egyptiens, non pas tant à cause d'affinités anthropologiques qui restent d'ailleurs à démontrer, qu'à cause de la ressemblance de leur nom (Foulbé, Foulani, Foula, Fellata, etc., selon les idiomes) avec celui des *Fellah* de la moderne Egypte ; on sait que *fellah* en arabe veut dire « laboureur » et que ce terme est appliqué, par les citadins, dans tous les pays de langue arabe — mais pas plus en Egypte qu'en Algérie ou en Arabie —, aux gens que nous appellerions en français des « paysans » (1) : je n'ai pas besoin de souligner l'absurdité du rapprochement d'un nom de peuple soudanais avec le nom arabe d'une profession qui n'a rien de particulièrement égyptien et qui n'est aucunement une appellation ethnique, mais il me faut bien avouer que ce calembour inconscient a plus fait pour asseoir la théorie de l'origine égyptienne des Peuls que les travaux des anthropologistes.

Il faut ranger dans la même catégorie — la catégorie gaie — l'étymologie donnée par Bérenger-Féraud du mot *Toucouleur*, qu'il fait dériver sans hésitation de l'anglais *two colours*, sous prétexte que les Foutanké seraient issus d'un mélange de peuples de deux couleurs, de Blancs et de Noirs (2).

tudes flagrantes : Sidi et Séri étaient, non pas les chefs de l'immigration peule au Massina, mais les chefs de la conquête du Fouta-Diallon par les Toucouleurs du Fouta Sénégalais.

(1) Il est à remarquer de plus que le *h* final de *fellah* fait partie de la racine du mot, alors que cette lettre — en dépit de l'orthographe anglaise *Fulah* adoptée par beaucoup de Français — est totalement absente de la racine *foul*, d'où vient le nom des Peuls.

(2) La manie étymologique, forme d'aspect savant du calembour par à peu près, a trouvé d'ailleurs ample matière à s'exercer aux dépens des Peuls. Le capitaine Figeac ne les fait-il pas descendre d'Apollon par l'intermédiaire des Pélasges, parce qu'il a constaté que les trois noms provenaient d'une racine phonétiquement identique ? Et le général Frey, qui rattache les Peuls aux Annamites, tout en les apparentant aux Bretons et en attribuant à leur nom une origine provençale, ne nous a-t-il pas révélé que le *Canada* était une colonie peule fondée par des Foulbé de *Gana* ou *Ghana* ? (Je n'invente rien : voir page 81 de l'*Annamite mère des langues*, Paris, 1892, in-8). Passons sous silence les élucubrations d'un disciple des deux auteurs précités, qui a trouvé le moyen de surpasser ses maîtres.

Bérenger-Féraud cite encore — sans la partager d'ailleurs — l'opinion du Dr Thaly, d'après lequel les Peuls seraient des Indo-Européens ayant la même origine que nos Bohémiens ou Gipsies et qui, chassés de leur pays au xv<sup>e</sup> siècle par les Mongols, auraient pris la route de l'Égypte par la Syrie pour s'enfoncer plus tard dans le centre de l'Afrique : malheureusement pour cette théorie, la présence des Peuls au Soudan dès le début du xiv<sup>e</sup> siècle nous est affirmée par Makrizi et, dès le milieu du xv<sup>e</sup>, Cadamosto les a rencontrés solidement et depuis longtemps établis dans le bassin du Sénégal. Je crois pour ma part qu'il y avait déjà des Peuls sur le bas Sénégal vers le xi<sup>e</sup> siècle de notre ère au moins et peut-être auparavant ; en tout cas la langue qu'ils parlent actuellement, et que le Dr Thaly rapproche de la langue des Romanichels, était déjà parlée au Sénégal, par les Toucouleurs tout au moins, dès le xi<sup>e</sup> siècle, ainsi que le prouve un passage de Bekri nous décrivant les hippopotames de la région de Bakel sous le nom de *gabou*, donné, dit-il, à ces animaux par les indigènes du pays (1).

Le général Faidherbe s'est prononcé pour la théorie faisant venir les Peuls de l'Orient et amenant avec eux en Afrique le bœuf à bosse d'origine asiatique, mais en même temps il a signalé les affinités que présente leur langue avec plusieurs idiomes de l'extrême Ouest-africain et en particulier avec le sérère. Je crois que là, comme en beaucoup d'autres occasions, le général Faidherbe avait vu juste, et, s'il avait eu le temps ou les moyens d'approfondir davantage la question, il l'aurait sans doute résolue de la bonne manière. Sa théorie, si elle est incomplète, me paraît exacte, les Peuls provenant d'une immi-

(1) En réalité Bekri écrit *gafou* ; mais, comme il substitue plus d'une fois *f* à *b* dans la transcription des mots soudanais (mettant par exemple *safongo* pour *sa-bongo* ou *issa-bongo*, l'équivalent songaï de Ras-el-ma), on peut sans hésitation reconnaître dans son *gafou* le mot peul ou toucouleur *gabou*. Aucune des autres langues du Sénégal ou du Soudan ne possède de mot analogue pour désigner l'hippopotame : cet animal est appelé *zamouli* par les Maures Beni-Hassân, *neberh* par les Berbères Zenaga, *lébeur* par les Ouolofs, *langbâr* par les Sérères, *ékav* par les Diola, *khoungamé* par les Soninké, *mèri* ou *mali* par les Mandé, *bang* par les Songaï, *dorina* par les Haoussa, etc.

gration asiatique qui, parvenue au Fouta Sénégalais, y prit la langue des Toucouleurs autochtones et la transporta ensuite, lors de sa contre-migration de l'Ouest vers l'Est, depuis le bas Sénégal jusqu'au bassin du haut Nil.

Grimal de Guiraudon s'est rendu ridicule par sa prétention, ses bizarreries et la grossièreté avec laquelle il a traité ses devanciers, même les plus illustres ; mais, sous ces dehors un peu fantasques, il n'en a pas moins été le premier qui ait vu clair dans la langue peule : son système est parfois mal étayé, il est incomplet, il renferme des inexactitudes, mais nous devons reconnaître toutefois que de Guiraudon a eu, à l'établir, un mérite incontestable. En ce qui concerne l'origine des Peuls, et bien qu'il se soit fondé sur des faits dont plusieurs sont erronés, il me paraît actuellement (1) avoir donné la bonne solution en penchant pour leur rattachement au peuple juif et leur immigration de la Palestine au Soudan par l'Égypte, et surtout en affirmant que les gens de langue peule ne forment pas un peuple de métis mais sont constitués par deux groupements ethniques bien distincts, l'un de race blanche (les Peuls proprement dits) et l'autre de race noire (les Toucouleurs).

Le professeur Verneau a attribué aux Peuls une origine sémitique ou hamito-sémitique ; sa conviction provient de la comparaison de quelques crânes peuls — dont l'origine d'ailleurs n'était que médiocrement sûre, au point de vue de l'ascendance de leurs propriétaires — avec des crânes éthiopiens.

Le Dr Lasnet, lui aussi, est partisan de l'origine sémitique des Peuls, et de même M. E.-D. Morel (2), qui combat la théo-

(1) Je dis « actuellement », car j'ai combattu, il y a huit ans environ, les conclusions de Grimal de Guiraudon ; je croyais alors que les Peuls avaient apporté avec eux en Afrique la langue qu'ils parlent actuellement : constatant l'impossibilité matérielle de rattacher cette langue aux idiomes sémitiques ou hamitiques, je leur cherchais — bien vainement d'ailleurs — une origine hindoue. Une étude plus approfondie de la langue actuelle des Peuls et des autres langues de l'Ouest africain m'a fait revenir de mon erreur première. Je la confesse ici en toute sincérité, invitant à me lapider ceux qui n'ont jamais erré en matière d'ethnologie et de linguistique africaines.

(2) *Affairs of West Africa*, chap. XV à XVII.

rie les rattachant aux Berbères ; il les fait descendre des Hyksos, cette nation de pasteurs venue d'Asie en Egypte et fortement « judaïsée », si elle n'était elle-même de souche israélite.

Pour compléter cette sorte de résumé des théories relatives à l'origine des Peuls, je dois dire un mot de l'opinion émise par divers auteurs — Barth entre autres —, d'après laquelle les Peuls seraient les *Leucoethiopes* ou Ethiopiens Blancs de Pline et de Ptolémée. Ce dernier les place, d'après Hannon, auprès du fleuve *Stachir*, qu'on a voulu identifier avec la Gambie, comme on a voulu identifier le Darados avec le Sénégal ; on a été conduit ainsi à supposer que, dès le VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (époque probable du périple de Hannon), des Peuls de couleur claire — ou tout au moins des ancêtres des Peuls — se trouvaient déjà à proximité des régions du Ferlo, où ils sont encore nombreux de nos jours. Mais il convient de remarquer que, de même que le Darados de Ptolémée correspond vraisemblablement au Dara ou Draa et non au Sénégal, le Stachir doit correspondre à la Saguiet-el-Hamra ou à quelque rivière voisine du cap Bojador bien plutôt qu'à la Gambie. C'est d'ailleurs en plein Sahara, entre les Libyo-Egyptiens et les Ethiopiens Nigrites riverains du Nigris ou Niger, que Pline situe les *Leucoethiopes* ; le même auteur place à l'Ouest des Gétules *Darates* ou Gétules du Dara des tribus qu'il appelle *Pharusii* et *Perorsi* (peut-être les *Phetrusim* de la Genèse, ancêtres des Philistins), qu'il donne aussi comme « Ethiopiens » et qui étaient évidemment des Berbères et non des Peuls. Les anciens donnaient le nom d'Ethiopiens à tous les habitants du Sud de la Libye, aux nomades du Sahara méridional aussi bien qu'aux Nègres : seulement ils distinguaient les premiers des seconds par les épithètes de « blancs » et de « noirs ».

### 3<sup>o</sup> *Les immigrations judéo-syriennes en Afrique.*

A différentes époques, et depuis une antiquité fort reculée, il s'est produit de très importants mouvements d'émigration provenant de la Syrie et de la Palestine vers l'Egypte et les contrées africaines voisines. Les populations sémitiques qui se

sont ainsi transportées de l'Asie antérieure vers l'Afrique du Nord étaient en majorité de descendance israélite, mais non pas en totalité; les Israélites eux-mêmes, si nous en croyons les traditions rapportées par le Pentateuque, étaient primitivement originaires de la partie de la Syrie voisine de l'Euphrate, patrie d'Abraham, de Rébecca mère d'Israël et des épouses de ce dernier, et ce ne serait qu'au retour de l'Egypte que les Hébreux se seraient définitivement établis dans la Palestine, après en avoir vaincu et chassé les premiers occupants ou Philistins, peuple hamitique issu de Chanaan dont les descendants émigrés au Maghreb seraient devenus les Libyens ou Berbères. C'est pour ces raisons que je préfère donner à ces diverses immigrations sémitiques, antérieures aux immigrations et invasions arabes du Yémen et du Hidjaz, l'épithète de « judéo-syriennes » plutôt que celle de « juives », laquelle serait de signification trop restreinte.

La première de ces immigrations judéo-syriennes dont le souvenir nous ait été transmis semble s'être accomplie durant le troisième millénaire avant Jésus-Christ. Certains égyptologues la placent aux environs de l'an 3000, d'autres la croient beaucoup plus récente et la placent seulement vers l'an 2000 avant Jésus-Christ. Cette dernière estimation est la plus généralement adoptée.

La Genèse nous apprend que Joseph, l'un des fils d'Israël ou Jacob, ayant été vendu par ses frères à des marchands arabes, fut emmené par ceux-ci en Egypte (1) et revendu à Putiphar, qui commandait l'armée du pharaon. Devenu par la suite le confident et le ministre tout puissant du roi d'Egypte, Joseph fit venir auprès de lui son père, qui se rendit en Egypte avec ses autres fils, « toute sa race » (2) et tous ses troupeaux. Au bout de quelques générations, les Israélites émigrés en Egypte

(1) Avant la venue de Joseph en Egypte, il y avait eu déjà des relations entre ses ancêtres et les Egyptiens, puisque Abraham aurait accompli un voyage en Egypte entre ses deux séjours au pays des Chananéens (Genèse, XII).

(2) Genèse, XLVI, 6.

étaient devenus fort nombreux ; une nouvelle dynastie ayant remplacé sur le trône des pharaons celle qui s'était montrée favorable à Joseph et à sa famille, les Egyptiens persécutèrent les Hébreux qui, sous la conduite de Moïse et 430 ans après la venue d'Israël (1) — soit vers 2570 ou 1570 selon la date que l'on adopte pour l'histoire de Joseph —, passèrent dans le Sinai au nombre de plus de 600.000 (2) sans compter les enfants ni le menu peuple et avec de nombreux troupeaux (3), et, de là, se rendirent en Palestine. La Bible ne mentionne pas que d'autres immigrés hébreux aient pris une autre direction ou soient demeurés en Egypte, mais il est vraisemblable que, si tel était leur nombre, Moïse ne dut pas pouvoir emmener avec lui tous les Israélites ; l'Exode l'insinue d'ailleurs en insistant sur les précautions qu'il dut prendre pour empêcher nombre d'Hébreux de demeurer ou de retourner en Egypte ; enfin on connaît la tradition relative aux « tribus égarées » d'Israël.

Quelle que soit la part de vérité que l'on doive accorder aux récits quelque peu merveilleux et légendaires de la Genèse et de l'Exode, il semble bien certain qu'il y eut à une époque fort ancienne une très considérable immigration judéo-syrienne en Egypte, que les Judéo-Syriens firent en ce pays un séjour prolongé, y acquirent une grande influence et finalement en furent expulsés à la faveur d'un réveil du sentiment nationaliste. Mais il semble difficile d'admettre que tous aient repris le chemin par lequel étaient venus leurs ancêtres et il est au contraire vraisemblable qu'un nombre appréciable d'entre eux se dispersa soit vers le Sud, du côté de l'Ethiopie, soit vers l'Ouest, du côté de la Cyrénaïque. Ces Judéo-Syriens demeurés en Afrique, n'ayant pas reçu les enseignements de Moïse, devaient pratiquer la religion d'Abraham, fortement imprégnée sans doute de croyances et de rites empruntés à la religion égyptienne.

Telles sont les indications que nous pouvons raisonnablement déduire des traditions juives. Les traditions égyptiennes nous

(1) Exode, XII, 40.

(2) 603.550 sans compter les Lévites (Nombres, I, 46 et 47).

(3) Exode, XII, 37 et 38.

en fournissent d'autres dont le parallélisme étroit avec les premières ne fait que confirmer celles-ci : je veux parler des renseignements relatifs aux Hyksos. Presque tous les savants qui se sont occupés de la question des Hyksos penchent pour l'identification de leur invasion en Egypte avec l'immigration israélite, ou tout au moins pensent que cette dernière s'est produite à la faveur de l'arrivée au pouvoir des Hyksos, venus eux aussi de la Mésopotamie, de la Syrie et de la Palestine ; en sorte que l'immigration israélite et l'exode de Moïse ne seraient que des épisodes de l'invasion des Hyksos et de leur dispersion.

Les Hyksos envahirent l'Egypte vers la fin de la XIV<sup>e</sup> dynastie, c'est-à-dire vers la fin du premier empire thébain. S'étant emparés du pouvoir, ils formèrent les XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> dynasties, et furent expulsés par la XVIII<sup>e</sup> dynastie, qui constitua le second empire thébain. Lepsius donne comme dates probables de leur arrivée et de leur départ 2136 et 1626 avant Jésus-Christ ; d'autres reportent ces dates de mille ans en arrière : de toutes façons, ces dates correspondent singulièrement avec celles données par les commentateurs de la Bible pour l'arrivée d'Israël et le départ de Moïse (2000 et 1570 selon les uns, 3000 et 2570 selon les autres).

D'après l'historien égyptien Manéthon, les Hyksos — qui étaient, comme les Israélites, des pasteurs — seraient retournés en Asie, leur pays d'origine, lors de leur départ de l'Egypte. Mais, de même qu'il est permis de supposer qu'une partie des Israélites ne suivit pas Moïse, il est loisible également de penser que les Hyksos, d'abord persécutés par leurs vainqueurs thébains, puis laissés libres d'effectuer paisiblement leur retraite — d'après le témoignage de Manéthon —, ne prirent pas tous la même route, et que beaucoup se dispersèrent du côté de la Cyrénaïque ou de la haute Egypte.

Plus tard des Juifs de religion mosaïque auraient émigré au Yémen et de là en Abyssinie, sous le règne de Salomon (x<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) et auraient été les ancêtres des Falacha. Mais il ne semble pas que cette immigration se soit répandue à l'Ouest du Nil et elle n'offre que peu d'intérêt pour la question qui nous occupe. Il en est de même des immigrations phéniciennes qui

se produisirent dans l'Afrique du Nord à partir du <sup>xii</sup>e siècle avant J.-C. et qui donnèrent naissance aux colonies puniques de la Tunisie (Sousse, Utique, Tunis, Carthage, Bizerte).

Mais vers 320 avant J.-C., à la suite de la prise de Jérusalem par Ptolémée Soter, de nombreux Juifs furent déportés en Cyrénaïque. Sans doute ils y trouvèrent, plus ou moins mélangés d'éléments berbères, les descendants, devenus nombreux et puissants, des fractions israélites ou hyksos venues d'Égypte longtemps auparavant, et il se forma là une population fort importante, d'origine judéo-syrienne dans son ensemble et pratiquant des religions diverses qui, toutes, devaient dériver plus ou moins du culte des Hébreux primitifs ou culte d'Abraham.

C'est à cette population que je crois pouvoir faire remonter l'origine ethnique des Peuls ou du moins de celles de leurs fractions qui n'ont pas été trop transformées par des unions avec des Noirs.

Avant de rechercher comment les Judéo-Syriens de la Cyrénaïque ont pu devenir les Peuls, je voudrais rapporter quelques traditions légendaires qui ont cours chez les Peuls eux-mêmes et qui viennent en partie légitimer mon hypothèse.

D'après toutes les traditions recueillies à diverses époques chez les Peuls des différentes régions du Soudan, les tribus foulbé échelonnées depuis le bas Sénégal et le Fouta-Diallon à l'Ouest jusqu'aux pays entre Tchad et Nil à l'Est déclarent à l'unanimité être venues du Fouta Sénégalais ou du Mali, c'est-à-dire des contrées situées entre l'Atlantique et le Haut-Niger. Mais toutes aussi prétendent que leurs ancêtres de l'Ouest provenaient eux-mêmes d'ancêtres antérieurs venus du Nord ou de l'Est et surtout du Nord-Est. L'immense majorité de ces traditions assigne à ces ancêtres primitifs, comme patrie d'origine, le pays de *Sâm* ou *Châm*, c'est-à-dire la Syrie considérée dans son acception la plus large (1). De là, toujours d'après les tra-

(1) Un manuscrit arabe encore inédit, recueilli au Sénégal par M. le chef de bataillon Gaden qui me l'a communiqué, localise la patrie de l'ancêtre des Peuls à *Akka*, c'est-à-dire à Saint-Jean-d'Acre, sur la côte de Galilée, au Sud de Tyr et non loin de Nazareth, au point de jonction de la

ditions indigènes, ils seraient venus d'abord dans le pays de *Tôr* (presqu'île du Sinaï) (1), puis du pays de *Tôr* dans celui de *Missira* (Egypte) et de l'Egypte dans le pays de *Soritou* (sans doute *Sort* ou *Syrte*, Cyrénaïque), d'où ils auraient, longtemps après, gagné le pays de *Diaka*, *Diaga* ou *Dia* (Massina occidentale), où nous les retrouverons un peu plus loin.

Ceux des Peuls qui ont été profondément islamisés ont amalgamé à leurs traditions nationales des souvenirs provenant de l'histoire de l'islamisme. C'est ainsi que beaucoup prétendent que leurs premiers ancêtres se trouvaient encore au Sinaï après la mort de Mahomet lorsque, en 639, le khalife Omar-ben-el-Khattab (634-644) envoya du Hidjaz, par la mer Rouge, une armée commandée par Amrou-ben-el-Assi, dans le but de convertir les Juifs et les infidèles du Sinaï et de l'Egypte. Amrou aurait débarqué au pays de *Tôr* (Sinaï) une partie de ses troupes, dirigée par un nommé Okba-ben-Yâsser; ce dernier aurait converti à l'islamisme la majeure partie des Juifs du Sinaï, tandis que ceux qui refusèrent d'abjurer le mosaïsme auraient été massacrés. Lorsque Amrou, en revenant de son expédition en Egypte, s'arrêta au Sinaï pour se rendre compte des résultats obtenus par Okba, le roi de *Tôr* pria le général arabe de laisser dans le pays quelqu'un capable de compléter l'instruction religieuse des nouveaux convertis; Amrou laissa donc Okba au Sinaï et reprit sa route vers Médine, où résidait le khalife Omar. Okba, demeuré ainsi dans le Sinaï, y épousa Tadiouma, fille du roi de *Tôr*, qui lui donna quatre enfants: trois filles (*Daa* ou *Daadou*, *Ouoï* et *Noussou*) et un garçon (*Raabou* ou *Raarabou*). De *Daa* serait issu le clan des *Dialloubé*, de *Ouoï* celui

Palestine, de la Phénicie ou Syrie occidentale (*Sour*) et de la Syrie orientale (*Châm*). — Une tradition écrite recueillie à Sokoto en 1827 par Clapperton fait venir les Peuls de la Mésopotamie dans le pays des Juifs, puis de là dans le Sinaï (*Tôr*) et dans l'Egypte (*Missira*).

(1) C'est en souvenir de ce passage à travers le *Tôr*, disent les légendes peules, que le nom de *Toro* aurait été donné à la province du Fouta où se termina le mouvement d'avancée vers le Sud-Ouest des Judéo-Syriens. Bien entendu cette étymologie ne saurait être acceptée que sous les plus expresses réserves.

des Bari ou Daébé, de Noussou celui des Sô ou Férobé et de Raabou celui des Ba ou Ourourbé. C'est ainsi que, d'après les traditions islamisées, les quatre principaux clans peuls descendraient d'une juive du Sinaï et de Okba fils de Yâsser fils de Maadj fils de Maghits fils d'un Foulâni (c'est-à-dire d'un Peul ou Proto-peul) fils de Selim fils de Saïd fils de Maad fils de Adnân, lequel était issu d'Abraham par Ismaël et qui, par un autre de ses petits-fils (Nizar, frère de Saïd), fut l'ancêtre de Koreïch et de Mahomet (1).

L'interpolation d'origine islamique est visible : les Peuls musulmans ont voulu à toute force rattacher la généalogie de

(1) Cf. les légendes sur l'origine des Peuls recueillies au Fouta-Diallon par M. Guebhard (*Revue des études ethnographiques et sociologiques*, avril-juin 1909), dans l'Adamaoua par C. Vicars Boyle (*Journal of the African Society*, octobre 1910), au Caire, auprès d'un cheikh du Baguirmi, par le comte d'Escayrac de Lauture (*Mémoire sur le Soudan*, Paris, 1855-56, pages 60 à 62) et à Sokoto par Clapperton (*Journal of a second expedition*, etc., 1829, pages 399 et suivantes). Le premier de ces travaux renferme deux documents en langue arabe dont le texte, pourtant fort clair, a été complètement déformé par l'interprétation incomplète et souvent erronée qui fut fournie à M. Guebhard : les noms propres en particulier ont été fort mal lus par le traducteur, qui a confondu le Tôr ou Sinaï avec le Fouta Toro, a pris des mots arabes pour des noms de pays soudanais et a commis de nombreuses omissions. Dans la légende recueillie par C. Vicars Boyle, le nom de Okba est devenu *Oukouba* ; dans le récit de l'informateur du comte de Lauture, il s'est transformé en *Yakoub* — ce qui pourrait expliquer comment l'ancêtre hébreu Jacob a pu devenir, dans les légendes islamisées, l'ancêtre arabe Okba-ben-Yâsser — et Tadiouma, fille du roi de Tôr, est devenue une femelle de caméléon (*dioundougal*). Dans une des légendes écrites remises à Clapperton, Okba est appelé *Okba-ben-Amir*, la fille du roi de Tôr est nommée *Gadiouma* et les quatre enfants qu'elle eut de Okba portent les noms de *Dita*, *Ouaya*, *Nasser* et *Rarabi* : la concordance est tout au moins remarquable entre ces traditions recueillies, l'une à Sokoto et l'autre au Fouta-Diallon, à près d'un siècle d'intervalle. Dans une autre légende recueillie par l'administrateur Logeay auprès des Peuls du cercle de Goumbou, Okba est appelé *Ougoubata* et le Tôr ou Sinaï a été confondu avec le Fouta Toro, comme dans la traduction donnée par M. Guebhard. Dans d'autres légendes enfin, Okba est donné comme le neveu de Amrou et porte le nom de *Okba-ben-Amir*, qui est en effet le nom de l'un des lieutenants de Amrou, mais on le confond avec Okba-ben-Nafi et on le fait aller, sur l'ordre du khalife Moouïya, non seulement en Egypte et au Sous, mais jusqu'au Tekroum et à Ghana.

leurs ancêtres à la famille du Prophète et il a fallu pour cela supposer que ces ancêtres étaient encore au Sinaï postérieurement à l'hégire et qu'une de leurs filles y épousa un Arabe dans l'ascendance duquel on a d'ailleurs introduit un *Fouldani*, afin sans doute de rendre plus certaine la parenté des Peuls avec les Koreitchites. Mais il est bien probable que, lors de l'expédition de Amrou, les ancêtres Judéo-Syriens des Peuls étaient déjà bien loin du Sinaï et devaient être sur le point d'arriver au Fouta Sénégalais, où dut effectivement se produire, un peu plus tard, la naissance des tribus, clans et castes qui existent encore aujourd'hui.

Mais, chez ceux des Peuls qui n'ont été que peu touchés par l'influence islamique et surtout chez ceux qui lui ont totalement échappé, la légende nationale se présente sous un autre aspect et doit s'éloigner moins de la vérité. En voici un échantillon, qui résume diverses traditions recueillies auprès de Peuls du Sahel.

Les premiers ancêtres des Peuls auraient été *Yakouba* (Jacob), fils d'*Issiraïla* (Israël) (1) fils d'*Issihaka* (Isaac) fils d'*Ibrahima* (Abraham), et un nommé *Souleïman*. Le premier, parti du pays de *Kénana* (Chanaan), serait venu par le *Tôr* (Sinaï) dans le pays de *Missira* (Egypte), où régnait alors son fils *Youssoufou* (Joseph); celui-ci, venu précédemment en Egypte, avait épousé la fille du roi du pays et lui avait succédé sur le trône. Le second ancêtre, *Souleïman*, était venu du pays de *Sâm* (Syrie) en même temps que Joseph et s'était établi auprès de lui.

Les enfants de Jacob, ainsi que ceux de *Souleïman*, auraient formé la souche d'où devait sortir plus tard le peuple peul. On confondit les uns et les autres sous le nom de *Banissiraïla* (Béni-Israël, Israélites). Après la mort de Joseph (2), les Egyptiens voulurent secouer le joug des *Banissiraïla* et confièrent le sceptre à un homme du pays nommé *Firaouma* (Pharaon).

(1) Jacob et Israël, dans la Bible, ne forment qu'un seul et même personnage.

(2) Sans doute plusieurs générations après cette mort.

Ce dernier, jaloux du nombre, de la puissance et de la richesse en troupes des *Banissiraïla*, les accabla d'impôts de toutes sortes ; les Israélites — ou plutôt les Judéo-Syriens — s'enfuirent alors de l'Égypte. Une partie d'entre eux regagna le Kénana (Chanaan, Palestine) et le Sam (Syrie) sous la conduite d'un chef nommé Moussa (Moïse). Les autres franchirent le Nil sous la conduite d'un descendant de Joseph et d'un descendant de Souleïmân, se dirigeant vers le soleil couchant. Firaouma les poursuivit, mais, comme il traversait le Nil, la pirogue qui le portait chavira et il se noya ; ses guerriers abandonnèrent alors la poursuite des Judéo-Syriens qui, avec leurs troupes, vinrent se fixer dans le pays de *Soritou* (Cyrénaïque) (1) et prirent dès ce moment, « en souvenir de leur fuite », le nom de *Foudh* ou *Fouth* (2).

Plus tard, une fraction d'entre eux, prenant la route du Sud-Ouest, se rendit au *Touat* ; mais une autre fraction se dirigea vers le Sud et gagna le *Bornou* (ou plutôt l'Air, comme nous le verrons plus loin), sous la conduite de deux chefs nommés *Gadia* et *Gaye*, descendant le premier d'Israël et le second de Souleïmân. *Kara* ou *Karaké*, fils et successeur de *Gadia*, et *Gama*, fils et successeur de *Gaye*, menèrent leurs compatriotes du Bornou au *Diaga* ou *Massina*, où ils furent accueillis favorablement par les *Sébé* (Soninké) (3).

(1) Une légende dit « dans le pays de *Barga* », ce qui revient au même (*Barga* = *Barka*).

(2) La racine *foudh*, avec le sens de « s'enfuir », se retrouve en égyptien démotique sous la forme *pout* (avec un *t* prononcé *d*) et en copte sous la forme *fôt* (avec un *t* prononcé *d* au Sud du Delta). Dans les langues sémitiques, on ne rencontre aucune racine analogue ayant le sens de « s'enfuir ». Cela laisserait croire que, durant leur séjour en Égypte, les Judéo-Syriens auraient adopté la langue égyptienne ou tout au moins que leur langue primitive — l'araméen probablement — aurait été fortement influencée par l'égyptien, ce qui n'a rien d'in vraisemblable. De même, plus tard, ils devaient, durant leur séjour au Fouta, adopter la langue des Toucouleurs. Quant aux Hébreux qui suivirent Moïse, ils pouvaient très bien aussi parler l'égyptien lors de leur sortie de l'Égypte, mais, revenus en pays sémitique, ils durent reprendre assez vite la langue de leurs ancêtres.

(3) Je ne continue pas plus loin la légende, car, à partir de l'arrivée des

#### 4° *Formation du peuple peul.*

Nous avons vu comment des colonies judéo-syriennes fort importantes s'étaient formées en Cyrénaïque, tant lors de la période de Moïse et des Hyksos — les *Foudh*, parlant vraisemblablement la langue égyptienne ou tout au moins une langue sémitique fortement imprégnée d'égyptien (1) — que vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Cette population professait sans doute en partie la religion d'Abraham et en partie la foi mosaïque.

L'an 40 de notre ère, saint Marc, qui était lui-même un Juif de Cyrénaïque, vint évangéliser sa patrie et fut le premier à prêcher le christianisme en Afrique. Il fit un certain nombre de prosélytes parmi ses compatriotes ; mais par contre, au contact de la nouvelle doctrine, la ferveur religieuse redoubla chez les Juifs demeurés fidèles à la religion de leurs ancêtres et de vieilles haines, jusque-là assoupies, se réveillèrent entre pré-mosaïstes, mosaïstes et orthodoxes. Des prêtres juifs imaginèrent d'unifier les différents cultes et prêchèrent une sorte de réforme du judaïsme, cherchant à le ramener à sa pureté primitive. Des guerres intestines s'ensuivirent ; Rome, que le christianisme n'effrayait pas encore, prit ombrage des Juifs réformés et, tant en raison des persécutions dont ils eurent à souffrir de la part des autorités impériales que de l'espèce de réprobation dont ils furent l'objet de la part de leurs compatriotes, ces partisans d'un retour aux anciennes doctrines — qui n'étaient autres sans

Judéo-Syriens au Massina, nous entrons presque dans le domaine de l'histoire ; nous verrons dans la IV<sup>e</sup> partie de cet ouvrage ce qu'il advint de Kara et de Gama. Je dois faire observer que les Soninké du Sahel se sont approprié cette tradition et la donnent comme expliquant leur propre origine ; ils y ont même introduit des noms de clan à eux, pour rendre la chose plus vraisemblable. Mais, à mon avis, la légende est bien une tradition peule et les Soninké ne peuvent la revendiquer que comme donnant l'origine partielle de celles de leurs familles qui sont issues du mélange des immigrants judéo-syriens avec les autochtones primitifs du Massina.

(1) Bekri, parlant des gens de Sort en Cyrénaïque tels qu'ils étaient de son temps (XI<sup>e</sup> siècle), dit qu'ils parlent « une espèce de jargon qui n'est ni arabe, ni persan, ni berbère, ni copte, et que personne ne peut comprendre en dehors d'eux-mêmes ». Il serait intéressant de savoir quel était ce « jargon » ; cela pourrait peut-être jeter une lueur nouvelle sur la question traitée ici.

doute que les *Foudh* pré-mosaïstes venus d'Égypte lors de la dispersion des Hyksos — commencèrent vers l'an 80 à émigrer vers le Sud.

A cette époque, un officier romain, Julius Maternus, sur l'ordre de l'empereur Domitien, partait à la recherche des fameuses mines d'or du Soudan ; guidé par des Berbères du Djerma ou Fezzân (Garamantes), que Cornélius Balbus avait soumis soixante ans auparavant, il s'enfonça au Sud de la Tripolitaine ; après un voyage fort long et fort pénible, et sans avoir rien rencontré qui ressemblât à une mine d'or, il atteignit un pays où il vit des rhinocéros et dont le nom nous a été transmis par les historiens latins sous la forme *Agisymba*, puis il revint à la côte. On a pensé, non sans raison, que ce pays devait être l'Aïr et qu'Agisymba correspondait à Asben ou à Agadès.

Selon toute vraisemblance, c'est cette route que suivirent les *Foudh* ou Judéo-Syriens pré-mosaïstes, soit que leur exode ait devancé de quelques mois l'expédition de Julius Maternus et que ce dernier ait marché sur leurs traces, soit que, l'ayant rencontrée dans la Phazanie, ils aient profité de l'appareil guerrier de cette expédition pour accomplir leur migration en toute sécurité. Quoi qu'il en soit, ils atteignirent sûrement l'Aïr, mais il est peu probable qu'ils aient poussé plus au Sud, et c'est sans doute l'Aïr qui est désigné sous le nom de Bornou dans la légende que j'ai rapportée plus haut (1). Dans l'Aïr, où ils durent séjourner un certain temps, ils recueillirent sur l'emplacement des fameuses mines d'or du Soudan, ou tout au moins sur les pays où en parvenait le produit, des renseignements plus précis que ceux que possédait Julius Maternus, et continuant, peut-être inconsciemment, la route que celui-ci n'avait fait qu'ébaucher, ils arrivèrent, par Takedda et Tadmekket, aux bords du Niger, dans la région comprise entre Tombouctou — qui n'existait pas encore — et Dia ou Diaga — qui existait déjà au moins en tant que province.

(1) L'Aïr fut à un moment donné une dépendance politique du Bornou, ou tout au moins du Kânem au temps où ce dernier empire englobait le Bornou.

Sans doute ils étaient demeurés par dessus tout les pasteurs par excellence qu'avaient été leurs ancêtres Israélites et traitaient avec eux des troupeaux ; après avoir traversé le Sahara, ils ne pouvaient manquer d'être frappés de l'abondance des pâturages du Massina et, considérant cette région comme la terre éternellement promise à leur mysticisme traditionaliste, ils s'y installèrent. Le pays était habité par des agriculteurs soninké et des pêcheurs bozo, mais le bétail devait y être rare, et les autochtones durent, au moins tout d'abord, faire bon visage à ces pasteurs blancs, d'origine mystérieuse, qui vivaient surtout de laitage, ne semblaient pas nourrir des desseins de conquête et apportaient avec eux un élément de richesse considérable.

L'histoire de Joseph en Egypte recommença sur les bords du Niger, dans de moindres proportions il est vrai. Au bout de peu de temps, les Judéo-Syriens devinrent les conseillers, puis les maîtres des Soninké du Massina, jusqu'à ce que ces derniers, fatigués d'une tutelle qui, à la longue, leur semblait lourde, voulurent prendre leur revanche en déposant ces étrangers devenus plus riches que les autochtones, sans s'apercevoir qu'en faisant cela ils tuaient la poule aux œufs d'or. Ce qui était arrivé au temps de Moïse arriva de nouveau : les Judéo-Syriens, qui n'en étaient pas à un exode près, s'éloignèrent des bords du Niger, protégés dans leur migration par un patriarche soninké qui est devenu, dans les légendes modernisées, le religieux musulman El-hadj Salihou Souaré. Gagnant des régions plus désertes mais qui leur devaient être par cela même moins inhospitalières, ils se dirigèrent vers l'extrémité septentrionale du Bagana, du côté de Néma, où sans doute des Soninké avaient fait depuis longtemps déjà des essais clairsemés de colonisation, et s'établirent dans l'Aoukar, vers le milieu du <sup>II</sup>e siècle de notre ère. Des Berbères devaient nomadiser dès cette époque dans la région, mais sans doute leur point d'attache était plus à l'Ouest — au Nord Ouest plutôt —, dans l'Adrar Mauritanien.

Les *Foudh* devaient être rejoints bientôt dans le Nord du Bagana par un autre groupe de Judéo-Syriens de la Cyrénaïque, venu par une route différente. Le départ des pré-mosaïstes n'avait pas en effet apporté une solution suffisante à la question

religieuse ; si le christianisme ne faisait encore que des progrès assez lents en Cyrénaïque et ne se montrait pas hostile aux pouvoirs établis, il n'en était pas de même des différentes sectes judaïques. Celles-ci finirent par mettre un terme à leurs querelles intestines et à s'unir dans une commune haine des Romains. En l'an 115 une révolte générale de toutes les communautés judéo-syriennes menaça gravement l'autorité romaine en Cyrénaïque ; les représentants de l'empereur durent mobiliser toutes leurs troupes et faire appel aux populations berbères pour combattre la rébellion, qui dura deux années entières. Enfin en 117 les Judéo-Syriens, définitivement vaincus par les Romains, émigrèrent en masse, cette fois, au nombre de plusieurs milliers.

Parvenus dans le Sud de la Tripolitaine, ils ne prirent pas comme leurs devanciers la route de l'Aïr, mais, longeant la lisière nord du Sahara, ils se portèrent vers les oasis du Touat. Un grand nombre d'entre eux y demeūra (1). D'autres poussèrent plus loin vers l'Ouest et allèrent fonder, dans le Sud du Maroc, des colonies qui subsistent encore de nos jours. D'autres enfin, et non des moins nombreux, s'en furent rejoindre dans l'Aoukar leurs compatriotes venus là par l'Aïr et le Massina. Ceux-ci oublièrent facilement les querelles religieuses de jadis dans la joie de voir leur arriver ce nouvel élément de force et de richesse ; les nouveaux-venus s'incorporèrent à la fraction déjà installée et tous ensemble formèrent une communauté unique.

Et c'est ainsi, je crois, que, vers la fin du n<sup>e</sup> siècle de notre

(1) La colonie juive du Touat fut longtemps florissante. En 1492, elle se démembra à la suite des persécutions du réformateur musulman El-Merhili ; un grand nombre de Juifs furent alors massacrés, d'autres se dispersèrent en plusieurs points de l'Algérie, d'autres se réfugièrent auprès des Kounta, du côté de Tombouctou et de Gao. On a trouvé au Touat des inscriptions en caractères hébraïques, dont une datant de 1329. Nous savons par Ibn-Meriem que, vers 1502, El-Merhili se rendit du Touat à Gao, par l'Aïr, Takedda, Kano et Katséna, et chercha à déterminer l'empereur ou *askia* El-Hadj Mohammed à ordonner le massacre des Juifs réfugiés à Gao ; il semble d'ailleurs que ses conseils demeurèrent sans effet.

ère, se constitua dans l'Aoukar, au Nord du Bagana, une colonie surtout pastorale de *Fouddh* ou Judéo-Syriens, de religion hébraïque au sens large du mot, d'où devait sortir, un siècle plus tard environ, l'empire de Ghana.

Vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, les Soninké du Diaga ou Massina, attirés par la prospérité qu'avaient acquises leurs colonies de l'Aoukar et notamment Ghana, sous la suzeraineté des Judéo-Syriens, s'y portèrent en masse et dépossédèrent ces derniers de la suprématie politique. Ce fut pour les *Fouddh* le signal d'une nouvelle dispersion et d'un nouvel exode.

Certains d'entre eux, cependant, acceptèrent la domination soninké et demeurèrent dans le pays; ceux-ci appartenaient surtout à des familles provenant de la première immigration; ils s'étaient unis à des Soninké durant leur séjour dans le Massina et aussi depuis leur installation dans l'Aoukar et il était assez naturel qu'ils tinssent à demeurer auprès de leurs parents par alliance. Ce sont les descendants de ces Judéo-Syriens, plus ou moins métissés de Soninké, que l'on appela les *Massin* ou *Ahl-Massina*, en souvenir de leur séjour au Massina avant leur arrivée à Ghana; on les rencontre encore aujourd'hui à Oualata et à Néma; ils ont adopté la langue arabe et, à cause de cela, on les rattache aux Maures.

Quelques familles de Judéo-Syriens *Massin*, accompagnées de Soninké de Ghana, se portèrent vers l'Ouest et allèrent fonder *Chétou*, dont le nom fut transformé plus tard en *Tichit* par les Berbères. La tradition rapporte que leur chef était un vieillard aveugle; Dieu lui avait promis en songe de le conduire dans un pays qu'il lui destinait comme nouvelle patrie et que le vieillard reconnaîtrait à une odeur spéciale émanant du sol; tous les jours, en arrivant à l'étape, l'aveugle se faisait apporter une poignée de sable et l'approchait de ses narines; enfin, arrivé à l'endroit où se trouve aujourd'hui Tichit, il reconnut le parfum indicateur et choisit ce lieu pour y installer sa résidence et celle de ses compagnons. Plus tard, des *Massin* de Tichit émigrèrent dans le Tagant; attaqués là par des Berbères, ils furent en partie massacrés; les survivants se réfugièrent à Diara, près de Nioro, et enfin à Akor, près de Goum-

bou, et devinrent les *Guirganké* actuels, qui ont adopté la langue arabe — comme d'ailleurs les Massin demeurés à Tichit — et qu'on range pour cela parmi les Maures.

Quant aux Judéo-Syriens qui s'étaient conservés à peu près purs de tout mélange avec les Soninké, ils ne consentirent pas à accepter le joug de ces derniers. Les uns émigrèrent vers l'Ouest et, devançant sans doute la fondation de Tichit par leurs cousins les Massin, se portèrent dans le Tagant et dans l'Adrar Mauritanien (1). D'autres demeurèrent dans l'Aoukar, mais sans se mêler aux Soninké, et constituèrent une petite peuplade indépendante que Bekri nous a signalée au XI<sup>e</sup> siècle sous le nom de *Honeihin* ou *Nehin* ou *Honimin* (2) et qui se rencontre encore dans la région de Oualata et en quelques autres points sous le nom de *Nimadi* (3).

Enfin le plus grand nombre des Judéo-Syriens de Ghana, emmenant avec eux leurs troupeaux de bœufs à bosse, de moutons et de chèvres, se portèrent sur la rive Nord du Sénégal, dans la province de Mauritanie qui constitue aujourd'hui le cercle du Gorgol et qui alors — fin du VIII<sup>e</sup> siècle — formait une

(1) D'après les traditions locales, les juifs étaient nombreux dans l'Adrar au XI<sup>e</sup> siècle; convertis à l'islamisme par les Almoravides, il se seraient en partie mêlés à ces derniers.

(2) L'orthographe varie selon les manuscrits. Bekri dit que cette peuplade a le teint blanc et une belle figure, qu'elle professait de son temps (XI<sup>e</sup> siècle) la même religion que les Noirs de Ghana — lesquels n'étaient pas musulmans —, mais ne contractait jamais de mariage avec eux. Il suppose qu'elle a pour ancêtres les soldats « que les Oméiades envoyèrent contre Ghana dans les premiers temps de l'islam », faisant évidemment allusion aux expéditions de Okba-ben-Nafi dans le Maghreb de 570 à 681; mais, quoi qu'on en ait dit, les armées de Okba ne dépassèrent jamais l'extrême limite septentrionale du Sahara et il n'est guère admissible qu'une fraction de cette armée ait pu donner naissance à la tribu dont a parlé Bekri. Peut-être ce dernier, ayant entendu conter la légende relative à Okba-ben-Yâsser que j'ai rapportée plus haut, a-t-il fait une confusion entre les deux généraux; cette hypothèse du reste me paraît peu probable, car je crois la légende de Okba-ben-Yâsser bien postérieure à Bekri, étant donné qu'elle n'a pu prendre naissance chez les Peuls qu'après leur islamisation, qui est récente, comme nous le verrons plus loin.

(3) Les Nimadi passent pour être des sauvages vêtus de peaux de bêtes, ayant la chasse comme principal moyen de subsistance et professant une religion qui aurait des rapports avec le judaïsme pré-mosaïque.

dépendance de l'empire toucouleur de Tekroun. Cette importante migration n'eut pas lieu sans doute d'un seul coup et l'exode des Judéo-Syriens dut s'accomplir selon plusieurs itinéraires : certaines familles paraissent être arrivées au Gorgol en passant par le Tagant, d'autres s'y rendirent par le Bakounou (1), le Diafounou, le Diomboko et le Guidimaka (2).

Ce second groupe, arrivé dans le Diomboko ou sur la lisière du Diomboko et du Guidimaka (au Nord et non loin de Kayes), s'arrêta et demeura là un certain temps. Mais il y fut attaqué par l'armée d'un chef mandingue qui voulait s'emparer des troupeaux des émigrants ; un grand nombre de ceux-ci périrent dans la bataille et le chef de l'émigration fut parmi les morts. Lorsque les Mandingues se furent retirés avec leur butin, les Judéo-Syriens ne purent s'entendre pour l'élection d'un nouveau chef et se séparèrent en deux fractions. L'une d'elles demeura dans le Diomboko. L'autre fraction, commandée par un chef que la tradition appelle *Mahmoud*, traversa le Guidimaka et alla dans le Gorgol se mettre sous la protection du groupe principal d'émigrants, à la tête duquel se trouvait un chef nommé *Ismaïl* (3).

(1) On a souvent confondu le Bakounou avec le Bagana : c'est à tort, selon moi. Le Bakounou, qui d'ailleurs a dû faire partie à un moment donné du Bagana, politiquement parlant, est une petite province située entre Niéro et Goumbou ; le Bagana, beaucoup plus vaste, se trouve entre Goumbou et Sokolo, et s'étend depuis le Nord du Kaarta et du Bélédongou jusqu'à la région de Oualata. On y a même parfois compris le Diaga.

(2) La tradition rapportée par M. Guebhard les fait, en partant de Ghana, passer par le pays des Diawara, le Kaarta et le Manding ; cet itinéraire ne diffère pas sensiblement de celui que je rapporte ici : les Diawara occupent actuellement un pays contigu à l'Ouest du Bakounou, le Kaarta est limité au Nord-Ouest et à l'Ouest par le Bakounou, le Diafounou et le Diomboko, et ce dernier pays fut longtemps une dépendance politique de l'empire mandingue, qui n'en était séparé géographiquement que par le Sénégal.

(3) Cet Ismaïl, dans les légendes islamisées, est devenu le sultan hassanide du Maroc Moulāï Ismaïl, qui cependant ne vécut que huit siècles plus tard, puisqu'il régna de 1672 à 1727. Ces légendes n'hésitent pas à dire que Mahmoud se rendit à Marrakech pour demander aide et protection à Moulāï Ismaïl et que ce dernier lui confia une armée à l'aide de laquelle Mahmoud s'empara du Fouta.

Celui-ci avait su gagner les bonnes grâces de l'empereur de Tekrou, qui résidait alors à *Guédé*, sur le marigot de Doué, un peu au Sud-Est de Podor, dans le Fouta Toro. Cet empereur appartenait au clan toucouleur des *Sal*.

Il invita Ismaïl et Mahmoud à venir s'installer auprès de lui, sur la rive Sud du Sénégal, avec leurs compagnons et leurs troupes. Cette arrivée des Judéo-Syriens au Fouta Toro dut s'accomplir vers le début du IX<sup>e</sup> siècle ou la fin du VIII<sup>e</sup>.

Une fois de plus, nous allons voir se dérouler au Fouta, sous une forme et avec des conséquences nouvelles, l'éternelle histoire des Juifs d'Égypte. Ismaïl, devenu le confident et le ministre de l'empereur de Tekrou, épousa sa fille *Diouma Sal* (1) et, à la mort de son beau-père, il fut choisi comme souverain par les Toucouleurs. A sa mort, il fut remplacé par Mahmoud, et le trône du Tekrou fut ainsi occupé désormais par des membres des deux principales familles judéo-syriennes. Au bout de quelques générations, les immigrants sémites venus de Ghana s'étaient multipliés, sans cependant égaler en nombre les Toucouleurs autochtones, avec lesquels sans doute ils avaient contracté de fréquentes et fécondes unions. Aussi ne tardèrent-ils pas à abandonner leur langue — qui sans doute était, comme nous l'avons vu, soit l'égyptien soit plutôt un mélange d'égyptien et d'araméen ou de quelque dialecte hébraïco-syriaque soit encore le berbère — pour adopter la langue du Fouta, le *poular* (2). Peut-être aussi leur religion se modifia-t-elle assez profondément, bien que ce soit moins sûr. D'autre part, ils restèrent fidèles à leurs mœurs et surtout à leur vie pastorale. Cependant, au contact et à l'imitation des Toucouleurs, ils

(1) Cf. *Tadiouma* ou *Gadiouma*, fille du roi de Tôr, dans les légendes islamisées.

(2) Voir dans la III<sup>e</sup> partie de cet ouvrage comment il est, sinon certain, du moins très probable que la langue parlée aujourd'hui par les Peuls et les Toucouleurs n'est chez les premiers qu'une langue d'emprunt tandis qu'elle est la langue nationale des seconds. Dans la légende recueillie par Clapperton en 1827, il est dit que les enfants de Okba et de Gadiouma parlèrent une langue différente de celle de leur père, qui était l'arabe, et aussi de celle de leur mère, qui était la langue *ouangara*.

adoptèrent certaines institutions sociales de ces derniers, en particulier celle des clans et celle des castes ; et c'est vraisemblablement au Fouta Toro, alors qu'ils parlaient déjà la langue *poular*, qu'apparurent pour la première fois, chez les descendants des Judéo-Syriens de Cyrénaïque, ces quatre clans principaux dont la légende islamisée (1) place l'origine dans le Sinaï, au temps des premiers khalifes arabes. Ces clans furent calqués sur les clans toucouleurs qui avaient alors la prééminence : Sal — clan royal — devint Diallo, Ba devint Boli ou Bourouro (ou Bourourdo), Sò devint Pérédio, Bari devint Daédio (2). Les artisans d'origine judéo-syrienne se partagèrent en castes à l'imitation des artisans toucouleurs et prirent les mêmes appellations : Laobé, Diawambé, etc. (3).

Les pasteurs venus de Ghana durent conserver le pouvoir au Tekrour jusque vers le début du XI<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire pendant 200 ans environ. Depuis longtemps, les Toucouleurs commençaient à supporter de mauvaise grâce la suzeraineté de ces étrangers et il dut y avoir plus d'une tentative de complot dirigée contre le souverain. La tradition nous rapporte comment les choses finirent par se gâter complètement.

Le trône était occupé, vers le début du XI<sup>e</sup> siècle, par un descendant du Mahmoud venu au Fouta avec Ismaïl, descendant

(1) Voir page 212 et page 213.

(2) Je n'entends pas dire que Diallo soit la traduction de Sal, ni Boli celle de Ba, etc., ni que les termes de la seconde série soient dérivés des termes de la première ; il s'agit de mots différents, d'origines assurément distinctes, appartenant d'ailleurs à une même langue, mais dont les uns sont surtout employés par les Toucouleurs et les autres par les Peuls.

(3) D'après une légende, Diouma Sal aurait eu d'Ismaïl quatre enfants qui auraient été les ancêtres des quatre principaux clans peuls (Dialloubé, Ourourbé, Férôbé et Daébé) — comme les enfants de Tadiouma et de Okba dans la légende islamisée — et, après la mort de son mari, elle aurait eu, d'un esclave de ce dernier, un cinquième enfant qui aurait été l'ancêtre des Diawambé. D'après une autre légende, rapportée par le D<sup>r</sup> Lasnet, l'ancêtre des Peuls eut trois fils : l'un hérita du troupeau, ce fut le père des Foulbé ou Peuls propres ; le second inventa la calebasse servant à traire le lait, ce fut le père des Laobé ; le troisième réjouit ses deux frères en fabriquant une guitare à l'aide de la calebasse et de poils pris à la queue d'une vache, ce fut le père des Ouambâbé (musiciens).



*Cliché Fortier*

FIG. 15. — Une famille Peule.



*Cliché Froment*

FIG. 16. — Groupe de femmes Peules et Silmimossi.

qui portait le même nom que son ancêtre ; ce Mahmoud II, ayant découvert un complot tramé par des Toucouleurs contre sa vie, convoqua les chefs de toutes les familles indigènes du Toro et exigea que chacun lui remit en otage un de ses enfants mâles. Puis il confia ces enfants à la garde de l'un de ses frères, qui se trouvait être son héritier présomptif. Un devin dit à ce dernier que, si Mahmoud, touché par les plaintes des parents, leur rendait un jour les otages, lui, son frère, ne monterait jamais sur le trône. Pour empêcher Mahmoud de rendre les enfants à leurs parents, son frère usa d'un procédé aussi radical que barbare : il les fit tuer tous durant la nuit. Lorsque le jour parut, les pères des otages — ignorant encore ce qui s'était passé — allèrent trouver Mahmoud et le supplièrent de leur rendre leurs enfants, jurant que sa mansuétude lui porterait bonheur ; Mahmoud, se laissant apitoyer, envoya un messenger à son frère pour lui réclamer les otages. Son frère lui fit répondre qu'il venait de les mettre à mort. Lorsque la nouvelle fut connue des chefs toucouleurs, ceux-ci la répandirent aussitôt dans le pays, en réclamant une vengeance sanglante : tous les indigènes du Fouta prirent les armes et coururent sus aux pasteurs judéo-syriens dispersés parmi eux, massacrant ceux qu'ils pouvaient atteindre et mettant les autres en fuite. Un Toucouleur nommé *Ouâr Diabi*, *Ouâr Diadié* ou *Ouâr Ndiaye* s'empara du pouvoir. Mahmoud et tous les membres de sa famille furent tués. Ses serviteurs tentèrent de s'emparer du sabre qu'il portait et qui était l'insigne du commandement des souverains du Tekrour ; mais la famille de Ouâr Diabi le leur arracha et eut ainsi désormais le privilège de fournir l'empereur : ce fut le clan toucouleur des *Koliabé*. Quant au fourreau, il resta entre les mains d'un autre clan toucouleur qui devait plus tard s'emparer du pouvoir, celui des *Dénianké*.

Quant aux Judéo-Syriens qui échappèrent au massacre — et qui d'ailleurs étaient certainement très nombreux —, ils furent obligés de quitter le Toro et, ne pouvant s'entendre pour le choix d'un chef unique en remplacement de Mahmoud, ils s'éparpillèrent dans toutes les provinces du Tekrour, sous la conduite de divers *ardo* ou chefs de migration. Leur ancien nom

de *Foudh*, soumis aux règles de la langue *poular* qu'ils avaient adoptée, devint — selon les lois phonétiques et morphologiques de cette langue — *Poullo* au singulier et *Foulbé* au pluriel et prit la signification d' « éparpillés », son étymologie première étant inconnue des Toucouleurs ; le *poular* parlé par les Foulbé devint, conformément aux mêmes lois, le *foufouldé*.

Les Judéo-Syriens étaient devenus les Peuls.

La fin de leur suprématie au Fouta et leur éparpillement durent avoir lieu vers le début du XI<sup>e</sup> siècle, puisque Bekri nous apprend que Ouâr Diâbi mourut en 1040. Un peu plus tard se fondait, non loin du Toro, sur le bas Sénégal, la secte berbère des Almoravides. Tout en admettant comme vraisemblable le récit légendaire que je viens de rapporter, je ne serais pas éloigné de croire que la conversion des Toucouleurs à l'islamisme, commencée par Ouâr Diâbi — d'après Bekri — et achevée par les Almoravides, ne fut pas étrangère au revers de fortune des Peuls : ceux-ci durent en effet se montrer dès lors rebelles à l'islamisation puisque, de nos jours encore, un nombre appréciable d'entre eux sont encore infidèles — au sens musulman du mot —, même parmi les fractions demeurées dans le voisinage du Fouta (au Ferlo notamment) et principalement parmi les familles chez lesquelles le type sémitique original est demeuré le plus pur et qui sont les moins métissées de sang nègre.

### 5° *Les migrations peules.*

Dès les premières années qui suivirent la mort de Mahmoud II, l'immense majorité des Peuls du Fouta Toro se porta vraisemblablement vers le Sud, dans la région alors inhabitée mais favorable à l'élevage qui est connue aujourd'hui sous le nom de Ferlo et qui devait alors dépendre, plus ou moins théoriquement, de l'empire de Tekrour. Un parti assez considérable continua ensuite son exode vers l'Est, s'établissant non loin de la rive gauche du Sénégal, entre Bakel et Kayes, dans le Nord du Boundou et du Bambouk, c'est-à-dire dans le pays de Galam ou Gadiaga, à cheval sur la basse Falémé. Ce pays était alors (deuxième moitié du XI<sup>e</sup> siècle) une dépendance du

Tekrou, d'après le témoignage de Bekri, et les Soninké qui y possédaient déjà des colonies devaient être vassaux des Toucouleurs. Quelques familles peules durent, dès cette époque, passer sur la rive droite du Sénégal aux environs de Kayes et rejoindre dans le Diomboko les descendants des Judéo-Syriens qui y étaient demeurés en venant de Ghana.

C'est cette colonie peule du Galam, du Khasso et du Diomboko que, très probablement, Bekri nous signale sous le nom d'*Al-Fâmân* — on pourrait lire à la rigueur *Al-Fellân* sur l'un des manuscrits — et qu'il localise au Sud-Est du pays des *Toronka* (Toucouleurs du Toro), dans la région de *Silla* (1), ajoutant que ces *Al-Fâmân* appartiennent à la même race que les *Honeihin* de Ghana. Certaines familles de cette colonie s'unirent plus tard à des Mandé (Soninké et Kâgoro principalement) et donnèrent naissance aux *Khassonké* actuels.

D'après les traditions indigènes, cette colonie peule du Galam se choisit dans le clan Diallo un roi dont le titre nous a été transmis sous les formes diverses de *saltigué*, *silatigui*, *fondokoï* et *ardo* (2). Lorsque les Soninké de Ghana, vaincus et pourchassés par les Berbères Lemtouna à la faveur du mouvement almoravide, commencèrent à venir s'établir en nombre dans le Guidimaka et le Gadiaga ou Galam (fin du XI<sup>e</sup> siècle), les Peuls, sous la conduite de leur *ardo*, quittèrent en majorité ces régions et s'avancèrent vers l'Est à travers le Diomboko et le Kaarta, laissant à chacune de leurs étapes des familles qui, en s'unis-

(1) *Silla*, d'après les géographes arabes du Moyen Age, se trouvait sur le Sénégal, entre Tekrou — qui devait correspondre approximativement à Podor — et *Galambou* (chef-lieu du Galam), qui devait être situé à peu près au confluent de la Falémé et du Sénégal ; *Silla* était beaucoup plus près de *Galambou* que de Tekrou, puisque Bekri nous dit qu'il n'y avait qu'une journée de marche (ou de navigation) entre *Silla* et *Galambou*, en sorte que cette ville (*Silla*) devait se trouver très près de notre poste actuel de Bakel.

(2) Il s'agit bien d'un titre et non pas d'un nom : en oulof et en sérère, *saltigué* désigne un chef de bande ; *silatigui*, en mandé, veut dire un guide ou un chef de migration (le maître de la route) : c'est le correspondant de *fondokoï* en songaï et — au moins pour le sens — de *ardo* en peul (qui veut dire « conducteur »). Les anciens voyageurs européens désignent tous l'empereur de Tekrou par le titre de *silatigui*, *siratiki* ou *siratique*.

sant à des Mandingues, donnèrent naissance aux *Foulanké* des cercles de Bafoulabé et de Kita.

Arrivé au Kaniaga (1), province méridionale du Bagana, le gros de la migration y demeura plus longtemps que dans ses lieux d'arrêt précédents. Il semble que, partis du Galam vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle ou le commencement du XII<sup>e</sup>, les Peuls n'avaient pas sensiblement dépassé le Kaniaga à la fin du XIV<sup>e</sup>; sans doute les efforts des Soninké Sossé ou Sosso pour conquérir Ghana sur les Sissé, ensuite leurs luttes avec les Mandingues et les razzias qui suivirent la victoire finale de ces derniers, avaient entretenu le long de la rive gauche du haut Niger un état d'insécurité qui ne favorisait pas les migrations vers l'Est. Au début du XIV<sup>e</sup> siècle pourtant, des Peuls Diawambé s'étaient portés dans le Kingui et avaient fondé Nioro.

Mais, au début du XV<sup>e</sup> siècle, l'exode des Peuls reprit son essor d'une manière décisive, à la suite de circonstances que les traditions indigènes relatent de la manière suivante. Un *silatigui* ou *ardo* nommé *Yogo*, fils de Sadio ou Sadia Diallo, résidant à Kouma ou Toï dans le Kaniaga, mourut vers 1400 en laissant une veuve et deux frères, dont l'aîné s'appelait *Diadié* et le plus jeune *Maga* (ou Maghan) ou Atiba. Diadié voulut épouser la veuve de Yogo, mais celle-ci refusa ses avances; Maga se rendit auprès d'elle pour l'engager à accepter la main de son frère: cependant la femme persista dans son refus, et des ennemis de Maga présentèrent à Diadié la démarche de son frère sous un mauvais jour, prétendant que c'était Maga qui avait poussé la veuve de Yogo à rejeter les propositions de Diadié dans le but de l'épouser lui-même. Une querelle s'ensuivit entre les deux frères qui, après avoir échangé des paroles blessantes, se séparèrent.

Maga Diallo (ou Maga Sal) quitta le Kaniaga avec ses parti-

(1) *Kaniaga* est le même mot que *Gadiaga*; il n'y a entre les deux vocables qu'une différence locale de prononciation identique à celle existant entre Diakaté et Niakaté. Il est probable que ces deux pays tirent leur nom de celui du Diaga, origine première des colons du Gadiaga comme de ceux du Kaniaga.

sans, marchant droit devant lui dans la direction du Nord. Parvenu dans le centre du Bagana, du côté de Kala (Sokolo), il rencontra un troupeau de bœufs égarés et, le poussant devant lui dans la direction de l'Est, il parvint dans le Diaga ou Massina, auprès d'une mare qui avoisinait un village de Soninké Nono. Maga leur demanda l'hospitalité et établit son campement près de leur village ; il alla ensuite saluer le fonctionnaire qui gouvernait le Bagana au nom de l'empereur de Mali et reçut de lui l'investiture officielle de chef (*ardo*) des familles peules qui l'avaient suivi, avec l'autorisation de résider dans le Massina. Plus tard, d'autres Peuls du Kaniaga, appartenant au clan Daédio ou Bari, vinrent rejoindre Maga, ainsi que des gens appartenant aux castes des Mabbé ou Maboubé et des Diawambé ; des serfs Rimaïbé (1), issus d'esclaves noirs acquis par les Peuls durant leur traversée du bassin du Sénégal, vinrent encore grossir ce noyau, qui donna naissance au très important groupe des Peuls du Massina et aux fractions-secondaires qui en sont issues par la suite.

Quant aux partisans de Diadié, certains se mêlèrent aux Foulanké du Nord de Kita et de Bafoulabé et aux Khassonké de la région de Kayes, adoptant peu à peu la langue mandé et transformant leurs noms de clan : Ourourbé en *Diakaté* ou *Diakité* (les gens originaires du Diaka ou Diaga), Daébé en *Sangaré*, Férôbé en *Sidibé* ; seul, le clan des Dialloubé conserva son nom sous la forme du singulier (*Diallo*).

Diadié lui-même s'était dirigé vers le Nord-Ouest et était allé se fixer dans le Bakounou, entre Goumbou et Nioro, avec plusieurs familles appartenant aux clans des *Irlabé*, des *Yalabé* (ou *Alaïbé*), des *Oualarbé*, des *Férôbé* et des *Ourourbé* (ou *Boli*) (2).

(1) Les familles mabbé furent appelées *Dyiba* par les Soninké et les familles diawambé *Bokoum*. Quant aux Rimaïbé, les Soninké les appelèrent *Komongallou* ; ils comprenaient surtout des gens d'origine kâgoro ou banmana, qui formèrent, les premiers, le clan des *Kelli* et, les seconds, le clan des *Tammoura* ou *Tamboura*.

(2) Environ un siècle plus tard, vers 1510, un descendant de Diadié nommé *Tindo-Galadio*, chef des *Yalabé*, prêcha la révolte au Bakounou

Du Massina, les Peuls ne tardèrent pas à se répandre à travers la Boucle du Niger et au delà, bien que le gros de leur nation soit encore aujourd'hui établi dans la région dont le marigot de Dia ou Diaka forme comme le centre. Dès le xv<sup>e</sup> siècle, des Oualarbé, des Ourourbé, des Salsalbé et des Tôrobé se portèrent vers le Nord, dans le cercle actuel de Niafouké, avec un grand nombre de Diawambé. D'autres franchirent le Niger et le Bani et, s'infiltrant au travers des Tombo et des Mossi, gagnèrent le Liptako (région de Dori), où ils fondèrent une colonie prospère qui put presque rivaliser avec celle du Massina. Ici encore, nous avons de nombreuses traditions indigènes relatives aux différents exodes dont l'ensemble constitua cette importante migration.

Le clan peul des *Tôrobé* — car il y a des Tôrobé peuls et des Tôrobé toucouleurs —, à la suite de la grande migration du Fouta vers le Massina, s'était installé surtout au Nord du lac Débo, entre Niafouké et Saraféré. La légende dit que l'exode des Tôrobé avait été dirigé par trois frères nommés Sambo, Paté et Yoro. Une partie d'entre eux, quittant la région de Saraféré, s'en alla camper à Gorou, au Nord de Douentza. Là, ils furent rejoints par quatre membres de leur clan (Hamadi, Dembo, Dello et Diobo), tous les quatre descendants d'un nommé Siré qui aurait été le père de Sambo, Paté et Yoro et qui serait demeuré au Fouta avec une partie de sa famille lors de l'exode de ces trois derniers. Les quatre émissaires venaient du Fouta dans le

contre l'empereur de Gao El-Hadj Mohammed (le premier askia), qui était devenu maître de la majeure partie des anciennes dépendances du Mali. El-Hadj Mohammed entreprit en 1511-1512 une expédition contre Tindo, qu'il défit et tua à Diara, près et au Nord-Est de Nioro. *Koli*, fils de Tindo, prit alors le commandement des Peuls du Bakounou réfractaires au souverain de Gao et, accompagné de Goro ou Gara, chef des Oualarbé, de Diko, chef des Férôbé, et de Nima, chef des Ourourbé, il émigra au Fouta Toro qui, ainsi que tout l'ancien Tekroun, obéissait alors à l'empereur du Diolof. Ce Koli, aidé par les Sérères et par le clan toucouleur des Dénianké, aurait réussi à tuer l'empereur du Diolof, à affranchir les Toucouleurs de la suzeraineté des Oulofos et à fonder au Tekroun un nouvel empire indépendant dont il fut le premier souverain. Ses descendants régnaient encore au Fouta vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, d'après le témoignage de Sa'di.

but d'engager leurs compatriotes à retourner au Sénégal. Non seulement ils échouèrent dans leur mission, mais ils demeurèrent avec les Tôrobé de Gorou et devinrent eux-mêmes des chefs de migration : Dello, avec Dembo et ses fils, conduisit une partie de la tribu au Liptako ; Dembo s'arrêta dans le Djilgodi (région de Djibo), d'où ses descendants pénétrèrent dans le Nord-Est du Mossi (canton de Boussouma) ; la plupart des fils de Dembo demeurèrent au Liptako, mais Dello, allant coloniser le Torodi (pays des Tôrobé) et traversant le Niger près de Say, poussa jusqu'à Sokoto ; Hamadi, lui, conduisit dans le Yatenga une autre bande dont le chef actuel, Abdoullahi, prétend descendre de Sambo et de son père Siré, le premier ancêtre des Peuls Tôrobé. Enfin Diobo, qui avait accompagné Hamadi au Yatenga, alla ensuite au Djilgodi rejoindre Dembo, y laissa son fils Pélouna, traversa le Liptako et le Torodi, gagna Sokoto et se porta de là dans l'Adamaoua.

Ila Galadio, ancêtre du clan des *Yalâbé* ou Alaïbé, aurait fait partie de la migration qui demeura longtemps du côté de Kayes et qui aurait, en partie, donné naissance aux Khassonké. Beaucoup de ses descendants cependant avaient suivi le grand mouvement vers le Kaniaga et le Massina, et s'étaient établis, sous la conduite d'un nommé Dama ou Demba, dans le Sébéra, entre Dienné et Sofara. Gao, fils de Dama, poussa vers le Nord jusqu'à Gouméouel, dans le Fitouka, entre Niafouké et Saraféré. La fraction des Yalâbé qui s'établit là aurait pris le nom de *Fitôbé* ou *Fitoubé* (du nom du Fitouka). Plus tard, Diadié, fils de Gao, conduisit les Fitôbé à Sari, sur la route de Bandiagara à Dori, au Nord de Ouahigouya. Moussa, fils de Diadié, qui vivait vers le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle (1), aurait conclu une alliance avec les Tombo de la région pour chasser de Bané (entre Sari et Ouahigouya) les Nioniossé et les Soninké de langue songaï qui s'y trouvaient alors et s'installer à leur place,

(1) Il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre le mot « fils » dans toutes ces légendes : la plupart du temps, il y a plutôt la signification de « descendant » ; il est fort probable qu'il s'est écoulé plus de deux générations entre celle de Dama — qui vivait vraisemblablement au xv<sup>e</sup> ou xvr<sup>e</sup> siècle — et celle de Moussa.

poussant ainsi vers le Sud. Goré, l'un des compagnons de Moussa, se fixa plus au Sud encore, à Sittiga, dans le Yatenga. Demba, le chef actuel des Fitôbé du Yatenga, dit descendre de Moussa par les nommés Hamadou, Sidiki, Tana et Hamat.

Ce dernier — Hamat —, fils et successeur de Moussa, vivait aux environs de 1780. Un Peul de sa tribu, nommé Paté, se transporta avec ses troupeaux à Téma, dans le Mossi, et y épousa une nommée Siboudou, fille du chef mossi de Téma. Il en eut cinq fils (Mali, Koumbassé, Faéni, Garba et Sambo) et une fille (Sadia). Cette dernière demeura à Téma et s'y maria avec un Mossi ; les cinq fils vinrent s'établir à Kalsaka, dans le Yatenga, et s'y marièrent avec des femmes mossi : ce sont les descendants de ces unions de Peuls avec des Mossi qui sont appelés par les Mossi *Silmimossi*, tandis que les Peuls purs sont appelés *Silmissi*. Ces *Silmimossi* sont rattachés aux Peuls plutôt qu'aux Mossi, mais en réalité ils participent des deux peuples : ils parlent en même temps le peul et le mossi et sont à la fois pasteurs et agriculteurs ; mais ce sont les hommes, chez eux, qui traient les vaches, et non pas les femmes comme chez les vrais Peuls.

Les *Dialloubé* ont également fourni un assez fort contingent aux migrations peules qui se sont répandues dans la Boucle du Niger. Un de leurs chefs, Hamân, partit du Massina au xvii<sup>e</sup> siècle et vint s'établir à Gomboro, dans l'Ouest du Yatenga, en pays samo. Guibril, chef actuel des *Dialloubé* du Yatenga, serait le quatorzième successeur de Hamân, dont le sépareraient neuf générations.

Revenons maintenant au Ferlo, qui avait été, comme nous l'avons vu, le refuge de la majorité des Peuls chassés du Fouta Toro par les Toucouleurs. Tandis que s'organisaient les grands exodes qui, du Ferlo, devaient aboutir au Massina et au Torodi, une autre migration moins importante prenait la route du Sud et, laissant plusieurs colonies dans le Boundou, allait se fixer dans le Fouta Diallon. Cette migration eut lieu aussi, vraisemblablement, du xi<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècles, bien avant la conquête du

Fouta Diallon par les Toucouleurs Dénianké, que l'on place généralement vers 1720 (1).

Lorsque précisément les Toucouleurs arrivèrent au Fouta Diallon et surtout lorsqu'ils voulurent convertir à l'islamisme les Diallonké et les Peuls, le plus grand nombre de ces derniers émigrèrent vers l'Est, se portant dans le Sangaran et le Ouassoulou, où ils s'unirent à des Mandingues et grossirent le nombre des Foulanké ; d'autres, demeurés à peu près purs, poussèrent plus loin encore et arrivèrent près de la haute Volta Noire, dans le quadrilatère compris entre Sikasso, Koutiala, Koury et Bobo-Dioulasso, s'avancant même jusqu'à Barani, entre Koury et San. Beaucoup de ceux-là, bien qu'ayant conservé l'usage de la langue peule, avaient adopté, durant leur passage dans le Ouassoulou, la forme foulanké des noms de clan (Diallo, Sangaré, Diakité, Sidibé). L'un d'eux, Ouidi Sidibé, fonda à Barani une sorte de royaume éphémère d'où sont parties quelques petites migrations récentes (xix<sup>e</sup> siècle), telles que celle de Daba Sangaré du côté de Koutiala, celle d'Ali-Bouri du côté de San, etc. D'autres migrations, anonymes celles-là, traversant vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle le Dafina, le Mossi et une partie du Gourma, rejoignirent au Torodi le grand courant venu du Massina par le Liptako et suivirent la route qu'il avait

(1) Les Dénianké étaient ces Toucouleurs qui avaient aidé le Peul Koli Galadio à s'emparer du Tekroun au début du xvi<sup>e</sup> siècle (voir plus haut, page 229, note 2). Leur clan était demeuré virtuellement au pouvoir sous les descendants de Koli, et, comme ce dernier, ils étaient restés rebelles à l'islamisme. Au début du xviii<sup>e</sup> siècle, un marabout toucouleur nommé Abdoukader Tôrodo prêcha la guerre sainte contre les infidèles et renversa la dynastie peule des descendants de Koli ; le pouvoir passa ainsi aux Tôrobé, tous musulmans ; les Dénianké, bien que s'étant alors convertis à l'islamisme, perdirent toute influence au Fouta Toro et ils émigrèrent en partie pour aller, sous la conduite de deux chefs nommés Sidi et Séri (ancêtres des Sidianké et des Sérïanké), s'établir au Fouta Diallon auprès des Peuls qui s'y trouvaient depuis plusieurs siècles. Un de leurs marabouts nommé Sori commença peu après, sous prétexte de guerre sainte, la conquête du pays aux dépens des Soussou ou Diallonké autochtones. Actuellement encore, on distingue les Peuls des Toucouleurs au Fouta-Diallon en donnant aux premiers — très peu nombreux — le nom de *Poulli* et aux seconds — qui sont fortement mélangés de Mandé — le nom de *Foula*.

tracée déjà vers les pays haoussa, l'Adamaoua, le Baguirmi et le Ouadaï.

6° *Conclusions.* — Résumons en quelques lignes les conclusions à tirer de tout ce qui précède, au sujet des origines et de la formation du peuple peul.

A une époque fort ancienne, nous trouvons une population sémitique, d'origine judéo-syrienne, de langue égypto-araméenne ou bien berbère, de religion pré-mosaïque ou mosaïque, qui, venue de la Cyrénaïque par l'Air et par le Touat, s'établit à l'Ouest de Tombouctou, puis émigre en grande partie dans le Fouta Sénégalais. Elle trouve là une population nègre, parlant une langue nègre que nous appelons aujourd'hui le peul, et, sans se mélanger intimement avec cette population nègre, elle en subit cependant l'influence, en adopte la langue à la suite d'un long contact et devient le peuple peul primitif. Par suite de circonstances diverses, ce peuple quitte en majorité le Fouta pour se diriger vers l'Est, avec l'intention, dit la légende, de regagner l'Asie, son pays d'origine ; mais, pour de multiples raisons, il ne va pas aussi loin et se contente de pousser jusqu'au Darfour, faisant donner par les auteurs arabes le nom de Tekroun, par suite d'une extension de sens facile à comprendre, à toute cette vaste région où il avait introduit avec lui la langue tekrourienne. Tout le long de cet immense itinéraire, des groupes de Peuls s'établissent comme bergers au milieu des Noirs ; certains perdent complètement leur type primitif pour devenir des Nègres, tandis que d'autres, s'étant installés dans des pays peu habités, conservent plus pur leur type sémitique original tout en continuant à parler la langue nègre qu'ils tiennent des Toucouleurs. Parfois dominateurs et puissants, ils acceptent le plus souvent la loi des pays qui veulent bien les accueillir et vivent à l'état de demi-vassaux, quelquefois à l'état de parias, au milieu des Noirs. Il semble que leur conversion à l'islamisme est assez récente et ne remonte guère, pour la plupart d'entre eux, au delà des conquêtes toucouleures des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ; beaucoup d'ailleurs, surtout parmi ceux qui ont conservé le plus purement les caractéristiques de la race

blanche, pratiquent aujourd'hui encore une religion qui ne semble pas s'éloigner énormément de ce qui dut être la religion de leurs ancêtres primitifs et conservent pieusement des traditions qui ont une étonnante analogie avec les plus vieilles traditions juives.

### V. Toucouleurs.

L'ampleur que j'ai cru devoir donner à la question de l'origine des Peuls me permettra d'être bref en ce qui concerne celle des Toucouleurs, puisque j'ai déjà exposé que ces derniers, bien que parlant la même langue que les Peuls, ne peuvent à aucun titre leur être rattachés.

Si les Peuls sont incontestablement issus d'une population de race blanche, les Toucouleurs appartiennent tout aussi incontestablement à la race noire. A mon avis, ils sont autochtones de la région qu'ils habitent encore de nos jours — le Fouta Sénégalais, — mais leur pays primitif, lorsqu'il portait encore le nom de *Tekrou* (1), devait chevaucher sur les deux rives du Sénégal (2) et renfermer, non seulement les ancêtres des Tou-

(1) Ce nom, qui pourrait bien être d'origine berbère, était donné à la fois à l'empire des Toucouleurs et à sa capitale, laquelle, comme je l'ai avancé plus haut, devait correspondre à peu près à l'emplacement actuel de Podor. Ibn-Saïd (XIII<sup>e</sup> siècle) place la ville de Tekrou sur le Sénégal (Nil) par 5° de longitude planimétrique à l'Ouest d'Aoudaghost, ce qui répond très exactement à la position de Podor. Pour Mohammed Bello, Tekrou désigne l'ensemble du Soudan musulman et plus particulièrement les pays soumis à des rois de langue *tekrouria* (c'est-à-dire de langue peule-toucouleure) ; il y englobe le Darfour, le Ouadaï, le Baguirmi, le Haoussa, etc. Cette acception du mot Tekrou est fréquente chez les Arabes qui ne se sont pas occupés spécialement de l'Afrique occidentale. Le lieutenant Desplagnes a cru pouvoir identifier Tekrou avec une île du marigot de Dia (Massina) qu'il appelle Tekrou-Rundee mais que les cartes désignent en général sous le nom de Togoro-Koumbé : son hypothèse n'est appuyée que sur une vague ressemblance phonétique.

(2) Aboulféda (mort en 1331) nous dit que la plus grande partie du Tekrou se trouve au Nord du Sénégal (Nil), la partie au Sud du fleuve étant bien moins étendue (trad. Reinaud et de Slane, tome II, page 220). Le même auteur avait parfaitement saisi la différence entre les Toucouleurs et les Peuls, puisqu'il divise les peuples du Tekrou en deux fractions : l'une sédentaire et l'autre nomade (*Ibid.*, p. 208).

couleurs actuels, mais aussi ceux des Sérères. La poussée des Berbères vers le Sud dut contraindre les Sérères, du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècles, à s'enfoncer dans le pays des Ouolofs d'abord et ensuite dans le Sine, au Sud de ces derniers ; mais la langue qu'ils parlent encore est une preuve vivante de leur très ancien et très intime contact avec les Toucouleurs.

L'arrivée des Berbères sur la rive droite du Sénégal contraignit également les Toucouleurs à se localiser sur la rive gauche ; les conquêtes des Ouolofs à l'Ouest, celles des Soninké à l'Est, restreignirent encore l'ancien territoire du Tekrour. Mais il semble bien que, si leur domaine diminua petit à petit depuis le XI<sup>e</sup> siècle environ jusqu'au XVI<sup>e</sup>, ils ne commencèrent à en sortir pour se répandre au dehors qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, durant lequel la conquête les porta au Fouta-Diallon et au Boundou. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils secondèrent puissamment la révolte des Peuls du Gober contre les Haoussa et fournirent, semble-t-il, un contingent fort appréciable au conquérant Osmân-dan-Fodio, fondateur de l'empire de Sokoto. Enfin, dans la seconde moitié du même siècle, sous la conduite d'El-Hadj-Omar, ils se répandirent, toujours par la conquête à main armée, dans les quelques régions du Haut-Sénégal-Niger où l'on en trouve aujourd'hui.

Mais, s'ils constituèrent de tout temps une nation forte et puissante, s'ils sont devenus à une époque récente des conquérants remarquables, ils n'ont jamais été un peuple migrateur et ils n'ont pas eu d'influence sensible sur la formation des groupements ethniques de l'Afrique Occidentale.

N'oublions pas d'autre part que leur influence linguistique et religieuse fut la plus considérable qu'il nous soit permis d'enregistrer dans l'histoire du Soudan Français, puisque d'une part ils ont réussi à faire adopter leur langue par un peuple — le peuple peul — qui l'a répandue ensuite de l'Atlantique jusqu'au delà du Tchad et que, d'autre part, convertis à l'islamisme dès le XI<sup>e</sup> siècle, avant les autres peuples noirs, avant une bonne partie des Berbères et bien avant les Peuls, ils ont contribué plus que toute autre nation africaine à l'islamisation des Ouolofs, de certaines fractions mandingues, des Soussou,

des Peuls, des Haoussa, etc., les Soninké ayant fait le reste sous ce rapport.

Si les Toucouleurs ne sont pas des Peuls, il est infiniment probable néanmoins que, après le départ de ces derniers du Fouta Sénégalais, des relations subsistèrent entre les uns et les autres. Lorsque, beaucoup plus tard, les Toucouleurs commencèrent leurs conquêtes, il est remarquable qu'ils se portèrent toujours vers des contrées où ils savaient trouver des Peuls, pensant sans doute rencontrer en ces derniers, qui parlaient leur langue et sortaient de leur pays, des alliés naturels : les faits du reste ne justifiaient pas toujours leur espérance, notamment au Massina, où les Toucouleurs n'eurent pas d'ennemis plus acharnés que les Peuls.

Le type primitif des Toucouleurs a été certainement très altéré par des mélanges successifs, d'abord et surtout avec les Judéo-Syriens ou Proto-Peuls lors de leur installation au Tekroun, ensuite avec les Peuls proprement dits venus au xvi<sup>e</sup> siècle sous la conduite de Koli, bien que le résultat des mélanges ait dû être plus sensible chez les Peuls qu'il ne l'a été chez les Toucouleurs.

Un autre élément d'altération, peut-être plus considérable, fut apporté par les Soninké Sossé et par les Ouolofs : non seulement ces derniers ont conquis et gouverné le Tekroun durant une assez longue période, mais ils y ont laissé un grand nombre de familles dont les descendants portent encore aujourd'hui des noms de clan ouolofs (Ndiaye entre autres). Du côté de l'Est, il s'est produit parmi les Toucouleurs des infiltrations soninké qui ne sont pas négligeables ; le contact avec les Berbères et les Arabes de la rive droite du fleuve n'est pas sans avoir exercé également une influence sérieuse. Enfin, les étrangers venus se faire instruire par les marabouts du Fouta -- et ils furent nombreux de tout temps -- ont été, par le fait même de leur séjour au Fouta et de l'instruction religieuse qu'ils y avaient reçue, naturalisés Tôrobé, en sorte que ce clan renferme une grande quantité de familles qui n'ont avec les Toucouleurs que des liens de parenté tout à fait artificiels.

## VI. — Songaï.

Jusque vers la fin du siècle dernier, on avait toujours considéré les Songaï comme des nègres authentiques. Mais un ouvrage qui eut un certain retentissement (1), tant en raison du moment où il parut que de la valeur littéraire de son auteur et de l'agrément de son style, vint modifier les idées de plusieurs ethnologues de bonne volonté ; on alla chercher en Egypte, ou tout au moins en Nubie, le berceau des Songaï et il fut beaucoup question de l'empire songaï, de l'époque songaï, de la civilisation songaï, etc. C'était, je crois, faire un peu trop d'honneur à cette population de paysans et de pêcheurs que de lui chercher un passé si éloigné et si glorieux : les malheureux Songaï ont certainement fourni plus d'esclaves que de princes, leur influence sur le développement du Soudan a toujours été de second ordre et leur civilisation n'a eu de relativement brillant que ce qui lui a été apporté de l'extérieur par les Berbères d'abord, les Mandé ensuite et les Marocains en dernier lieu. Quant à l'apport de l'Egypte, il paraît avoir été à peu près nul, au moins en tant qu'apport direct.

Sur quoi s'est-on basé pour attribuer aux Songaï une origine égyptienne ? sur leur type physique affiné, leur degré de culture et le style architectural de leurs constructions. Or, chose au moins singulière, aucun de ces caractères ne se rencontre chez les Songaï, sauf chez ceux de la classe supérieure, et cette classe précisément n'est songaï qu'à moitié. Aucun de ces caractères, de plus, n'est attribuable à une origine ni à une influence égyptiennes, mais bien à une influence maghrébine et surtout marocaine, ainsi que l'histoire et un examen impartial des faits nous le démontrent surabondamment.

D'où vient donc l'erreur commise ? simplement de ce que M. Félix Dubois, d'une part a attribué gratuitement à l'Egypte des influences qui proviennent d'ailleurs et que, d'autre part, il a pris comme champ d'observation la ville de Dienné, laquelle précisément ne renferme pas de Songaï ou en renferme si peu qu'il est en tout cas aussi inexact de la considérer

(1) *Tombouctou la mystérieuse*, par Félix Dubois, Paris, 1897.

comme un produit de la civilisation songaï qu'il serait inexact de prendre la colonie peule du Liptako comme type de la civilisation toucouleure. M. Ch. Monteil (1) a parfaitement démontré qu'il n'existait à Dienné, au temps où il y résidait, c'est-à-dire il y a environ huit ans, que trois familles ayant, parmi leurs ascendants, quelques individualités d'origine songaï. La langue de Dienné est la langue songaï, il est vrai, comme la langue du Liptako est la langue toucouleure, comme la langue des Marka ou Soninké de Banamba est le bannama : mais c'est là un phénomène dû à des raisons politiques et économiques, et qui n'a rien à voir avec l'origine ethnique des Diennéens.

La population songaï, dans son ensemble, est manifestement une population de race nègre, à laquelle des éléments berbères d'abord, arabes, juifs et peuls ensuite et enfin et surtout marocains sont venus se surajouter, en modifiant assez profondément le type d'un certain nombre de familles ; ces familles d'ailleurs, si leur influence politique et sociale a été et est encore considérable, ne constituent au point de vue numérique qu'une fraction infime de la population ; le peuple, dans son ensemble, est demeuré franchement nègre.

Tout me porte à croire que les Songaï primitifs étaient des autochtones de la basse vallée nigérienne. Je placerais volontiers le berceau de leur peuple sur la rive gauche du bas Niger, dans les régions généralement désignées sous les noms de Kebbi, de Maouri et de Zaberma, entre le Goulbi-n-Kebbi ou Goulbi-n-Sokoto au Sud et le Dallol-Dosso au Nord, le Dallol-Maouri et la frontière franco-anglaise formant à peu près le centre de ce domaine.

L'avancée des Haoussa de Katséna dans le Kebbi (2) dut, dès une époque reculée, inciter une partie des Songaï à traverser le Niger et à s'installer dans le Dendi, sur la limite actuelle de la colonie du Dahomey et du cercle de Say, tandis que d'autres se portaient vers le Nord et occupaient, à l'Est de Niamey

(1) *Monographie de Djenné*, Tulle 1903.

(2) D'après Mohamed Bello, les habitants actuels du Kebbi descendent d'une mère haoussa (de Katséna) et d'un père songaï.

et de Tillabéry, la contrée connue sous le nom de Djerma-ganda (pays des Djerma ou Songaï).

Il est probable que, avant le <sup>vii</sup>e siècle de notre ère, les Songaï ne dépassaient pas au Nord la latitude approximative de Tillabéry et n'avaient pas encore pénétré sur la rive droite du Niger, sauf toutefois dans le Dendi. Le long du fleuve lui-même, ils avaient dû remonter un peu plus haut, sans doute jusqu'à Bentia. Une partie de la population se consacrait presque exclusivement à la pêche et occupait les rives du fleuve et surtout les îles : c'étaient les *Sorko* ou *Kourteï*, appelés actuellement *Kourtibé* par les Peuls. Grâce à la facilité de communications que leur donnaient leurs pirogues, ils avaient acquis une sorte de prééminence politique dont ils usaient au détriment des Songaï agriculteurs, les *Gabibi* de nos jours. Ne cultivant pas la terre eux-mêmes, ils allaient, après la récolte, surprendre les villages voisins du Niger, pillaient les greniers et rapportaient les grains volés dans leurs repaires des îles, s'approvisionnant ainsi à peu de frais. Les paisibles agriculteurs les détestaient et les redoutaient, mais ne pouvaient rien contre eux.

Lorsque les Lemta venus de la Tripolitaine firent leur première apparition vers *Gounguia* ou *Koukia*, qui devait se trouver, comme je l'ai dit plus haut, dans l'île de Bentia (1), les Songaï agriculteurs les accueillirent avec joie. Leur attribuant une origine quasi-divine, que les nouveaux arrivants firent tout pour accréditer, ils pensaient trouver en eux des alliés qui les protégeraient contre les rapines des Sorko.

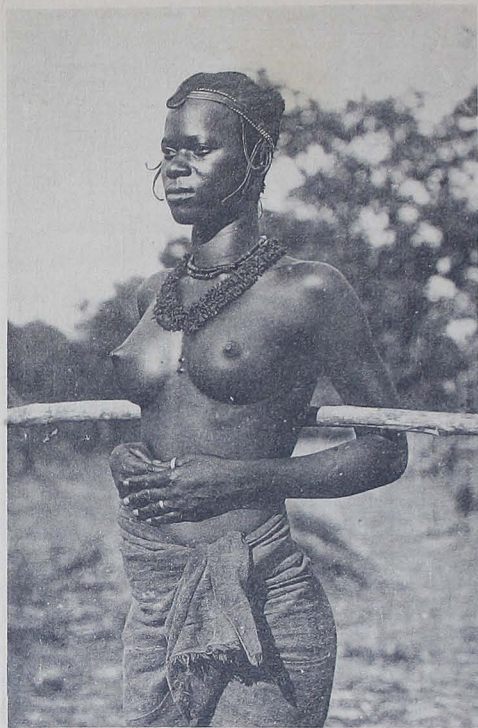
Le chef de l'immigration lemta en effet, connu sous le nom de *Dia Aliamen*, livra bataille aux Sorko de l'île de Gounguia, les chassa de la contrée et s'installa à leur place, à Gounguia,

(1) Sa'di fait remonter la fondation de Gounguia à une époque très reculée et prétend même que c'est de là que le pharaon contemporain de Moïse fit venir les magiciens à l'aide desquels il chercha à confondre le législateur des Hébreux. Bien entendu, je lui laisse la responsabilité de cette légende ; le fait qu'elle avait cours à Tombouctou au <sup>xvii</sup>e siècle prouverait tout au moins que Gounguia existait alors depuis fort longtemps.



*Cliché Fortier*

FIG. 17. — Jeune fille Peule.



*Cliché Fortier*

FIG. 18. — Femme Malinké.

avec ses compagnons (fin du VII<sup>e</sup> siècle environ). Les Songaï agriculteurs des bords du Niger, en reconnaissance, firent de Dia Aliamen leur roi et lui prêtèrent serment d'obéissance, et bientôt son autorité s'étendit sur tous les Songaï habitant depuis Bentia jusqu'au Kebbi.

Une légende rapportée par Sa'di raconte que, lors de l'arrivée de Dia Aliamen à Koukia, les indigènes subissaient le joug d'un poisson qui, un anneau passé dans les narines, apparaissait au dessus des eaux du fleuve à certaines époques de l'année et dictait au peuple des ordres et des défenses ; Dia Aliamen aurait tué ce poisson d'un coup de harpon et délivré ainsi les habitants de cette tyrannie bizarre. L'auteur du *Tarikh* essaie d'expliquer cette légende en disant que sans doute Dia Aliamen était musulman et que sa foi religieuse le conduisit à détruire l'idole personnifiée dans cet étrange poisson ; mais il a senti la faiblesse de son explication et a dû émettre la conjecture que, postérieurement, les successeurs de Dia Aliamen auraient abjuré l'islamisme. En réalité, Dia Aliamen et ses compagnons devaient être, non pas musulmans, mais chrétiens, et on pourrait supposer qu'un motif religieux les porta en effet à détruire l'idole des indigènes. Mais il me paraît plus rationnel de penser que la légende a simplement symbolisé, sous la forme d'un poisson tyran, la caste pillarde des pêcheurs Sorko, qui pouvaient très bien porter un anneau dans le nez — coutume fréquente chez les peuples de la vallée nigérienne — et qui en effet apparaissaient en maîtres à l'époque de la moisson, ainsi que je le disais plus haut.

Quoi qu'il en soit, une importante fraction des Sorko remonta vers cette époque le Niger et alla fonder *Gao*, où un pêcheur nommé *Faram-Ber* (Faran-le-Grand) créa une sorte de royaume indépendant. Cette fraction des Sorko comprenait deux clans principaux : celui des *Faran*, qui avait la prééminence et qui s'installa à Gao, et celui des *Fono*, qui alla s'établir du côté de Bamba, portant ainsi le peuple songaï en amont du coude de Bourem.

Les successeurs de Faram-Ber furent presque continuellement en lutte avec les Lemta de Gounguia ; l'un d'eux, *Kobé-Taka*,

trouva la mort dans une bataille qu'il leur livra sur la rive droite du Niger. *Faran-Nabo* ou *Nabonké*, son fils et successeur, voulut aller venger la mort de son père, mais, après quelques victoires heureuses sur les Lemta, — victoires qui étendirent momentanément son autorité au Sud de Gao, — il fut repoussé et vaincu et dut quitter Gao, cédant la place aux successeurs de Dia Aliamen (ix<sup>e</sup> ou x<sup>e</sup> siècle probablement). C'est alors que les Songaï agriculteurs, fidèles sujets des Lemta, s'avancèrent jusqu'à Gao : un peu plus tard, sans doute au début du xi<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Dia Kossoï, la capitale de l'Empire lemta-songaï fut transférée de Gounguia à Gao (1).

Cependant les Sorko, continuant à tracer en éclaireurs le mouvement d'avancée des Songaï le long du Niger, ne tardèrent pas à atteindre le lac Débo.

Les Faran chassés de Gao arrivèrent à Bamba et, en leur qualité de clan royal, s'attribuèrent les meilleurs emplacements de pêche au détriment des Fono. Ceux-ci ne voulurent pas se laisser déposséder ainsi et livrèrent bataille aux Faran ; vaincus, ils remontèrent le fleuve et parvinrent dans la région des laes, où les Soninké et les Bozo formaient alors le fond de la population. Les Fono furent autorisés par les chefs du pays à s'établir dans l'île de Koura, un peu en amont de Tombouctou, ainsi qu'à Gourao, sur la rive nord du lac Débo.

Ils furent rejoints dans cette région par un autre clan songaï, celui des *Goou* ou *Gow*, composé principalement de chasseurs, et qui avait dû émigrer du Djerma-ganda à la suite de difficultés avec les Lemta. Ces Goou s'installèrent dans le Bara, sur la rive droite du Bara-Issa, à mi-chemin à peu près entre le Débo et Niafouké.

Cependant les Bozo, jusqu'alors maîtres de la navigation sur le Débo et les canaux du Niger, ne voyaient pas d'un œil favorable la concurrence que commençaient à leur faire les Sorko

(1) Au temps de Bekri (2<sup>e</sup> moitié du xi<sup>e</sup> siècle), l'empereur résidait à Gao ; il était musulman, mais ses sujets ne l'étaient pas encore, à l'exception d'étrangers qui habitaient un quartier spécial. D'après le même auteur, les Arabes donnaient aux habitants de Gao le nom de *Bezerkâni* ou *Bediergâni*.

Fono. Ceux-ci ayant créé un service de transports entre Mopti et Koura par Gourao, les Bozo cherchèrent à ruiner l'entreprise et construisirent près de Kouna, entre Mopti et le Débo, avec les herbes aquatiques connues sous le nom de *borgou*, des sortes de barrages qui arrêtaient les embarcations des Fono (1). Ces derniers, unis aux marchands soninké de Mopti, organisèrent contre les Bozo une expédition qui demeura infructueuse. Ils songèrent alors à appeler à leur aide leurs cousins les Faran, demeurés à Bamba, et leur envoyèrent par eau des messagers pour réclamer leur concours.

A cette époque (fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou commencement du XIV<sup>e</sup>), l'autorité des empereurs de Gao s'était notablement accrue et leur territoire, gagnant du terrain vers le Nord, avait atteint Bamba. Les Sorko Faran, irréconciliables ennemis des Lemta, supportaient malaisément le voisinage de ces derniers et ils saisirent avec empressement l'occasion qui s'offrait à eux d'émigrer vers de nouvelles contrées. Ils répondirent donc à l'appel des Fono et partirent tous pour la région des lacs, formant une véritable flottille de pirogues. Lorsqu'ils arrivèrent à proximité du confluent de l'Issa-Ber et du Bara-Issa, en amont de Koura, ils se heurtèrent à une troupe armée composée surtout de Soninké (2), qui voulut s'opposer à leur passage. Les Faran triomphèrent facilement de cet obstacle et ne tardèrent pas à être les maîtres du fleuve. Ils fondèrent leur principal établissement près du pays des Goou, au confluent du Bara-Issa et du Koli, et y construisirent un village qu'ils appelèrent en songaï *Faran-Koïra* (village des Faran). Les Peuls ont traduit cette expression par *Saré-Faran*, qui a dans leur langue la même signification et dont nous avons fait à notre tour *Sara-féré* (3).

(1) Cf. la *légende des Faran*, recueillie par M. Dupuis-Yakouba, dans l'ouvrage du lieutenant Desplagnes intitulé « le Plateau central nigérien », Paris 1907. Cette légende a symbolisé les Bozo et leurs barrages mobiles sous la forme d'une « anguille » (*gondo*).

(2) Les Soninké venaient à ce moment de perdre leur hégémonie dans le Sahel, après avoir été vaincus par les Malinké.

(3) La légende recueillie par M. Dupuis attribuée à Faran-Nabo la fon-

Une fois solidement établi à Saraféré, le chef des Faran réunit sous son autorité tous les Songaï de la région des lacs, c'est-à-dire les Fono de Koura et de Gourao et les Gooou du Bara, et il organisa avec eux une expédition contre les Bozo du lac Débo. Il n'obtint d'abord qu'un succès contestable, mais, au cours d'une deuxième expédition, il défit complètement les Bozo, qu'il obligea à se retirer au Sud du Débo et à respecter la liberté de la navigation sur le Bani.

Donc, vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, au moment où avait commencé l'apogée de l'empire mandingue de Mali au détriment de l'empire soninké des Sossé, d'abord, et de l'empire lemta-songaï de Gao ensuite, la situation des Songaï était la suivante : dans l'Est, sous la domination des Berbères Lemta, ils étaient répandus tout le long du Niger depuis le Dallol-Maouri environ jusqu'à Bamba et occupaient, sur la rive gauche du fleuve, le Zaberma et le Djerma-ganda, et, sur la rive droite, le Dendi ; à l'Ouest, à peu près indépendants mais placés sous la suzeraineté au moins nominale de l'empereur de Mali, ils s'étaient échelonnés le long du Niger et de ses bras principaux depuis Tombouctou jusqu'au lac Débo. La première fraction comprenait des agriculteurs et des pêcheurs (Gabibi et Kourteï) ; la seconde se composait presque exclusivement de pêcheurs (Sorko), avec un petit groupe de chasseurs (Gooou).

Vers 1325, Kankan-Moussa, empereur de Mali, établissait sa suzeraineté sur Gao, Tombouctou, le Massina, et englobait par conséquent sous son autorité tous les Songaï. Près d'un siècle et demi plus tard, Sonni Ali-Ber (Ali-le-Grand), l'avant-dernier prince lemta de Gao, s'affranchissait de la tutelle des Mandingues et, poussant les limites de son empire bien au-delà de Bamba, s'emparait de Tombouctou, du Bara et de Dienné (1465 à 1492). Un an après sa mort, un Soninké du clan-tribu des Silla, nommé Mohammed, fils de Aboubakari Touré, arri-

dation de Saraféré ; en réalité, Faran-Nabo était mort depuis longtemps à cette époque, mais on a dû lui faire honneur de tous les actes mémorables accomplis par ses descendants. Il se peut aussi que *nabo* ou *naonké* soit une sorte de titre et que *Faran-Nabo* signifie simplement « le chef des Faran », sans désigner un individu en particulier.

vait à se faire proclamer empereur de Gao, substituait une dynastie nègre — celle des *askia* — à la deuxième dynastie berbère des Lemta — celle des *sonni*, qui avait succédé vers 1335 à celle des *dia* — et donnait une extension plus considérable encore à l'empire de Gao.

C'est assurément à partir de Sonni Ali-Ber et d'Askia Mohammed I<sup>er</sup>, c'est-à-dire à partir des dernières années du xv<sup>e</sup> siècle, que les Songaï commencèrent à se répandre en plus grand nombre dans la région de Tombouctou et des lacs. Bien que ne formant qu'une minorité dans l'ensemble des peuples soumis à l'empereur de Gao, bien que cet empereur lui-même et ses principaux ministres et officiers ne fussent pas des Songaï en général, ces derniers durent fournir un contingent notable aux armées de Sonni Ali-Ber et des *askia*. Sa'di nous apprend que, lors d'une expédition que fit Mohammed I<sup>er</sup> contre les Bariba, un grand nombre de Songaï du Zaberbanda (1) trouvèrent la mort et que parmi eux étaient les meilleurs soldats de l'armée impériale ; nous savons d'autre part, grâce au même auteur, que l'un des principaux éléments de la puissance des *askia* fut leur flottille, dont les équipages étaient assurément composés en majorité de Sorko.

Cependant, si l'influence politique de l'empire de Gao fut considérable et si, à la faveur de sa puissance et de son extension, la langue songaï — qui était pour ainsi dire la langue officielle de l'empire, même du temps des Lemta — arriva à se répandre jusqu'à Dienné et à détrôner, là comme en beaucoup d'autres points, les langues indigènes, les Songaï eux-mêmes ne durent pas constituer, en dehors des rives mêmes du Niger, des colonies numériquement importantes ; en tout cas ces colonies ne dépassèrent pas le Débo en remontant le fleuve. Les seules régions où l'immigration songaï en amont de Bamba ait laissé des traces considérables sont celles de Tombouctou, de

(1) Sans doute le Zaberma, à moins que ce ne soit le Haribanda ou Aribinda : *zaberma* signifie « le pays proche du grand fleuve », *zaberbanda* « le pays au-delà du grand fleuve » et *haribanda* « le pays au-delà de l'eau ».

Koura, du Kissou (1), de Goundam, du Dirma (ou de Tendirma), de Niafouké, du Bara et de Gourao.

Presque exactement un siècle après l'avènement du premier askia, le 30 mars 1591, l'armée marocaine du pacha Djouder, expédiée par le sultan saadien Moulaï Ahmed-ed-Dehebi et comprenant trois mille guerriers, atteignait le Niger à Karabara, un peu à l'Ouest de Bamba. Le 12 avril suivant, l'armée de l'askia Issihak II, forte de 42.500 hommes, était mise en déroute en un clin d'œil, grâce aux mousquets des Marocains, près de Tondibi (la pierre noire), à 50 kilomètres en amont de Gao, sur la rive gauche du fleuve. La domination marocaine sur l'ancien empire de Gao — à l'exception du Dendi qui demeura indépendant — devait durer jusque vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle les derniers pachas de Tombouctou virent le peu d'autorité qui leur restait passer aux mains des Touareg dans l'Est et le Nord et aux mains des Peuls et des Banmana dans l'Ouest (2). Mais, dès 1612, c'est-à-dire vingt ans environ après la victoire de Djouder sur Issihak II, le gouvernement marocain avait cessé de désigner les pachas et n'avait plus exercé aucune action directe sur les pays soudanais (3). A partir de cette date, les pachas de Tombouctou et leurs caïds furent recrutés sur place, parmi les officiers venus du Maroc avec Djouder et ses premiers successeurs, tant qu'il en resta, puis parmi les descendants de ces officiers. Ces descendants n'étaient plus des Marocains à proprement parler : les caïds et les soldats venus de Fez et de Marrakech avaient pris femme sur les bords du Niger, les uns parmi les Maures, les Touareg

(1) La langue songaï est encore appelée de nos jours *kouria* (langue de Koura) par les Arabes du Touat. René Caillié nous a parlé de cet idiome sous le nom de *kissour*, sans doute pour *Kissouri*, nom peul du « pays du Kissou ».

(2) En réalité Tombouctou continua à avoir des pachas soi-disant marocains jusque dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, mais leur autorité purement nominale et éphémère ne dépassait plus guère alors les environs immédiats de la ville.

(3) Le pacha Ammar fut bien envoyé de Marrakech à Tombouctou — pour la deuxième fois — en 1618, mais sans troupes ; il retourna d'ailleurs au Maroc moins de trois mois après son arrivée au Soudan.

ou les Peuls, les autres parmi les Songaï, les Soninké et d'autres populations noires. A mesure que l'on s'éloignait de la date d'arrivée des premiers Marocains, l'élément nègre devenait prépondérant chez ces métis, qui avaient d'ailleurs adopté la langue songaï et qui constituèrent peu à peu la classe noble et dirigeante du peuple songaï, celle des *Arma* : c'est ainsi que cette classe vint se surajouter au fond primitif purement nègre, constitué par les Gabibi, les Sorko et les Gouou.

D'après Ahmed Baba, qui le tenait de Moulai Zidân, fils du sultan Ahmed-ed-Dehebi, il fut expédié du Maroc au Soudan, depuis le pacha Djouder jusqu'au pacha Slimân, c'est-à-dire de 1590 à 1600, vingt-trois mille soldats, dont la plupart périrent de blessures et surtout de maladies. Parmi les survivants, 500 revinrent à Marrakech et les autres se fixèrent au Soudan. Mahmoud Lonko, qui succéda à Slimân et fut le dernier pacha envoyé du Maroc à Tombouctou, avait amené 300 soldats avec lui : ce furent les derniers renforts expédiés du Maroc.

Cependant un nouvel élément de population marocaine serait arrivé à Tombouctou vers la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Vers 1670, Er-Rachid, le premier sultan filalien ou hassanide de Fez, au cours d'une expédition dans le Sous, mit le siège devant la zaouïa d'un religieux musulman nommé *Ali-ben-Haïdar*, lequel s'enfuit au Soudan et alla se mettre sous la protection de l'empereur banmana de Ségou, Biton Kouloubali, dont l'autorité commençait à s'étendre jusqu'à Tombouctou. Ali offrit à Biton deux belles captives d'origine espagnole ou portugaise qu'il avait amenées avec lui ; le prince banmana, amadoué par ce présent, autorisa Ali à s'établir à Tombouctou avec sa famille et ses disciples et lui promit son assistance. En effet, le sultan Er-Rachid, parti à la poursuite de Ali, se heurta entre Tombouctou et Dienné, dans le Nord du Massina, à l'armée de Ségou et, devant le refus bien net de Biton de lui livrer le fugitif, s'en retourna au Maroc.

Ali-ben-Haïdar résida plusieurs mois à Tombouctou ; il y aurait laissé des descendants, qui seraient les ancêtres du clan *arma* des *Haïdara*. La tradition raconte qu'il quitta Tombouctou

pour regagner le Sous à la tête d'une armée de plusieurs milliers de Noirs, à l'aide de laquelle il voulait tirer vengeance du sultan Er-Rachid. Mais, lorsqu'il arriva au Maroc, ce dernier venait de mourir à Marrakech (1672). En apprenant cette nouvelle, Ali renvoya sa troupe devenue inutile. Mais le nouveau sultan Ismaïl, frère et successeur d'Er-Rachid, la fit rassembler et en fit le noyau de la fameuse armée noire qui fut le principal soutien de la dynastie hassanide à ses débuts (1).

Dans le dessein d'augmenter l'effectif de cette armée, Ismaïl envoya son neveu Ahmed au Soudan pour y recruter d'autres guerriers. Ahmed se rendit donc à Tombouctou, qu'il occupa au nom du sultan de Fez, à la grande joie — dit-on — des habitants : ceux-ci en effet espéraient que le prince marocain pourrait, mieux que l'empereur de Ségou, les défendre contre les déprédations et les exigences des Bérabich. Après un séjour de plusieurs années à Tombouctou, Ahmed retourna au Maroc. Dès qu'il fut parti, Tombouctou cessa de reconnaître la suzeraineté — bien éphémère — du sultan de Fez et la garnison laissée par Ahmed se dispersa parmi les indigènes et se mélangea avec eux (2).

Tout compte fait, le nombre des Marocains qui se fixèrent

(1) Par la suite, cette armée noire fit et défit les sultans du Maroc et entretint un état d'anarchie qui ne prit fin que vers le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle.

(2) Cf. *An account of the empire of Morocco*, par Jackson, déjà cité. Cette expédition à Tombouctou d'Ahmed, neveu du sultan Ismaïl, est à rapprocher de la légende attribuant au même sultan une intervention armée en faveur de l'établissement des Judéo-Syriens au Fouta et explique la confusion faite par les auteurs de cette légende (voir page 222, note 3). Le *Tedzkiret-en-Nisiân* rapporte que, le 16 septembre 1671, arriva à Tombouctou un envoyé du sultan Er-Rachid et que les troupes du pacha lui prêtèrent serment de fidélité : sans doute cet envoyé venait de la part de son maître engager Ali-ben-Haïdar à retourner au Maroc, à moins que ce ne soit Ali lui-même dont le *Tedzkiret* ait voulu parler. En tout cas cet ouvrage ne mentionne pas le nom de Ali-ben-Haïdar et est muet sur l'arrivée et le séjour à Tombouctou de la troupe envoyée par le sultan Ismaïl, sauf que (page 119 de la traduction) il signale — de façon très sommaire d'ailleurs — la présence à Tombouctou en 1741 des restes de cette troupe ; il dit même qu'ils furent attaqués, sans succès du reste, par des Peuls du Massina.

dans la région de Tombouctou aux <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles et qui y firent souche ne dut pas être très considérable, car Sa'di insiste à plusieurs reprises sur la mortalité excessive qui décima, avant même qu'ils fussent parvenus au Niger, les contingents amenés par les premiers pachas. Comme d'autre part les Songaï eux-mêmes n'étaient pas fort nombreux dans cette région, il est certain que leur type primitif a dû être assez profondément modifié par leur mélange avec les Marocains. Mais cette modification n'atteignit guère que les familles nobles et dans les villes seulement : à Gao, Bamba, Koura, Tendirma, Kouna, et surtout à Tombouctou. Les familles soninké de Dienné subirent d'ailleurs, et par le fait d'un mélange analogue, des modifications identiques. Ce sont les résultats de cette infusion de sang blanc, très visibles encore, qui ont pu faire naître chez quelques voyageurs l'idée d'attribuer aux *Arma* une origine égyptienne.

Mais d'abord beaucoup de ces métis de Blancs et de Nègres ne sont pas rattachables aux Songaï, et c'est en particulier le cas de ceux de Dienné. Ensuite il ne faut pas oublier que, chez les Songaï, les *Arma* ne forment qu'une partie infime de la population, quelque importance politique et sociale qu'ils puissent détenir dans les villes où on les rencontre : la masse du peuple, composée des Gabibi et des Sorko de la région des laes et surtout de l'ensemble des habitants du Djerma, du Zaberma et du Dendi, est demeurée nègre, les influences berbères et peules mises à part. Enfin, comme nous l'avons vu, l'élément blanc qui a affecté quelques familles songaï et a produit les *Arma* venait, non pas de l'Égypte, mais du Maghreb ; il est d'importation récente et postérieur à la période durant laquelle la soi-disant civilisation songaï a atteint son apogée (1).

(1) Sa'di et l'auteur du *Tedzkiret-en-Nisiân* nous fournissent des renseignements curieux sur l'origine ethnique des « Marocains » que les *Arma* peuvent revendiquer comme leurs ancêtres : les éléments arabe et berbère n'y apparaissent que comme secondaires ; la plupart des soldats « marocains » qui résistèrent à la traversée du Sahara et au climat du Soudan, comme aussi la plupart des pachas qui se distinguèrent par leurs capacités militaires et administratives, étaient des renégats, originaires d'Espagne en majorité, c'est-à-dire des Européens capturés par les pirates barbaresques,

Il en est de l'architecture comme du métissage : le style dit « de Dienné » n'est en rien spécial aux Songaï et il est d'importation maghrébine et relativement récente. Nous savons par Ibn-Khaldoun et par le *Tarikh-es-Soudân* que les premières constructions de ce type furent bâties à Gao (une mosquée) et à Tombouctou (un palais et une mosquée) vers 1323, sous le règne et sur l'ordre de l'empereur mandingue Kankan-Moussa, par un poète de Grenade qui s'improvisa architecte, Abou-Ishak-es-Sahéli, lequel mourut à Tombouctou et y fut enterré. Avant cette époque, il n'y avait au Soudan que des huttes cylindriques couvertes en paille ou des abris rappelant les gourbis des Bédouins ou ceux des Touareg ; les « palais » même des empereurs n'étaient pas plus confortables ni plus remarquables que les « cases » de leurs sujets ; peut-être même les maisons à terrasse du type le plus primitif étaient-elles inconnues, car les auteurs arabes antérieurs au xiv<sup>e</sup> siècle (Ibn-Haoukal — qui avait voyagé au Soudan, — Bekri, Edrissi, Yakout) ne mentionnent pas d'autres habitations que les huttes à toit conique des Malinké et des Mossi d'aujourd'hui.

Ce fut vraisemblablement l'espagnol Abou-Ishak qui fut le premier inspirateur au Soudan occidental de ces maisons à portiques trapézoïdaux et de ces mosquées coiffées de pyramides dont l'aspect fait songer, en effet, mais d'assez loin, à des monuments de l'ancienne Egypte, mais que l'on rencontre partout, de l'Algérie et du Maroc à travers tout le Sahara, jusqu'à la lisière de la forêt tropicale. Cette architecture, motivée par les nécessités du climat et la rareté de certains matériaux ou l'ignorance de certaines techniques, est essentiellement maghrébine et non pas égyptienne (1). Elle fut propagée au Soudan, non

islamisés par leurs maîtres marocains et passés ensuite au service du sultan de Marrakech. Le pacha Djouder lui-même, le conquérant de Gao et de Tombouctou, « petit homme aux yeux bleus », était un chrétien converti.

(1) Il est possible d'ailleurs que l'art égyptien n'ait pas été sans influencer l'art maghrébin et que Abou-Ishak lui-même ait puisé quelques inspirations en Egypte, lorsqu'il la traversa en revenant de La Mecque avec Kankan-Moussa. Mais, au point de vue qui nous occupe, cela n'aurait

pas par les Songaï, — qui sont loin de l'avoir tous adoptée et qui habitent souvent des abris hémisphériques en nattes copiés sur ceux des Touareg, — mais bien par les Marocains de Tombouctou d'une part et d'autre part par les Soninké de Dienné et leurs cousins-germans les Dioula. Les Diennéens sont passés maîtres en l'art de l'architecture soudanaise, cela n'est pas niable : mais ils ont été initiés à cet art par des Marocains et non par des Songaï et ils n'ont pas été chercher leurs modèles en Egypte.

La conclusion de ce qui précède peut se résumer ainsi : les Songaï actuels — surtout ceux des territoires civils du Haut-Sénégal-Niger — forment un peuple très mélangé, dont le fond primitif et l'élément principal sont constitués par une population nègre originaire sans doute de la région de Tillabéry-Niamey-Dosso, sur la rive gauche du bas Niger ; ils comprennent une caste de pêcheurs — les Sorko —, une caste de chasseurs — les Gouou — et une classe ouvrière et paysanne — les Gabibi — qui, toutes les trois, sont demeurées à peu près vierges de tout élément de race blanche, mais dans lesquelles le type primitif a été plus ou moins modifié, chez les Sorko par des mélanges avec les Bozo, chez les Gouou par des mélanges avec les Banmana et chez les Gabibi par des mélanges avec les Haoussa, les Gourmantché, les Mossi, les Tombo, les Soninké et les Banmana, selon les régions ; il y a lieu également, en ce qui concerne les Gabibi, de tenir compte de mélanges avec les Touareg et avec les Peuls qui ont parfois altéré le type nègre primitif ; ils comprennent enfin une classe noble — les Arma — dans la composition de laquelle l'élément de race blanche entre pour une part assez considérable : cet élément a été fourni principalement par des Européens de la péninsule ibérique et des Arabo-berbères du Maroc et, dans une proportion moindre, par des Touareg, des Maures et des Peuls. Quant à la classe des lettrés musulmans — les Alfa —, elle se recrute parmi tous les peuples du Sou-

absolument aucune importance. Si une influence égyptienne existe, ce qui n'est pas prouvé, c'est par le Maroc ou plus généralement par le Maghreb qu'elle est parvenue au Niger.

dan et du Sahara, mais les Songaï y sont en infime minorité (1).

Je n'ai parlé, dans les pages qui précèdent, que des grands mouvements de migration ou de conquête qui ont porté les Songaï jusqu'au lac Débo. Il s'est produit en outre un certain nombre de mouvements secondaires en sens divers, dûs à différentes causes : c'est ainsi qu'après la prise de Gao par les Oulmidden en 1770, un certain nombre de Songaï émigrèrent de la région de Gao au Djerma-Ganda et du côté de Niamey (tradition recueillie par M. le Commandant Gaden) ; c'est ainsi encore que, d'après Barth, beaucoup de Songaï de la région de Bourem émigrèrent vers 1843 du côté de Goundam. D'autre part les Songaï ont fourni de tout temps un très fort contingent aux approvisionnements en esclaves du Sahara et du Maghreb : une bonne partie des Bella des Touareg et des Harrâtin des Maures Kounta et Bérabich sont d'origine songaï ; on trouve des descendants d'esclaves de même provenance en beaucoup de points du Sud algérien et du Sud marocain : le lieutenant Cancel, ayant étudié récemment le langage des Balbali ou habitants de Tebalbalet, a découvert que ce langage est un dialecte à la fois songaï, arabe et berbère, mais avec prédominance marquée de mots songaï dans le vocabulaire et avec introduction des principales règles de la syntaxe songaï (*Revue africaine*, 1908).

## VII. Mandé du Nord.

Il semble bien que la famille mandé, dans son ensemble, est autochtone du Soudan Occidental. Son domaine primitif devait s'étendre le long du Niger, et principalement sur la rive gauche, depuis le lac Débo environ au Nord jusque vers les sources du Tinkisso au Sud. Le *Diagha*, Diaga ou Diaka (2) (du Débo à

(1) Dans la liste des docteurs de Tombouctou cités par le *Tarikh*, on trouve des Berbères, des Arabes, des Mandé, des Peuls, mais pas un seul Songaï.

(2) Ce mot figure sur nos cartes sous les formes *Diaka* (bras du Niger allant de Diafarabé au Débo) et *Dia* (village situé sur ce bras entre Diafarabé et Ténenkou) ; *Diafarabé* signifie en banmana « la rencontre du partage de Dia », c'est-à-dire l'endroit où le Niger se divise pour donner nais-

Sansanding) fut le berceau des Mandé du Nord, le *Mandé* ou Manding ou Mali (haut Niger à hauteur de Bamako et haut Bakhoy) fut celui des Mandé du Centre et le *Diallon* ou Fouta-Diallon (du haut Tinkisso à la haute Falémé) fut celui des Mandé du Sud.

Bien avant le début de notre ère, la famille mandé devait être répandue dans toutes ces régions et en former la population à peu près exclusive.

#### 1° *Bozo*.

Les Bozo devaient, au début, constituer chez les Mandé du Nord une caste de pêcheurs et de navigateurs absolument analogue à celle des Sorko chez les Songaï et à celle des Somono chez les Mandé du Centre. Ils habitaient principalement le lac Débo et le bras du Niger connu sous le nom de marigot de Dia ou Diaka. Ils durent à un moment donné se répandre un peu plus loin vers le Nord et vers le Sud et atteindre le Bani vers l'Est du côté de Mopti et de Dienné. Mais la poussée des Sorko par le Nord du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècles et celle des Somono par le Sud vers la même époque amenèrent la concentration des Bozo dans la région de leur berceau primitif, dont ils ne sont jamais sortis depuis qu'isolément et où ils sont encore considérés de nos jours comme propriétaires du sol et des eaux.

Tandis qu'ils demeuraient ainsi fixés dans leur patrie d'origine, les populations agricoles de même famille qui les entouraient se dispersaient au contraire dans tout le Soudan, sous le

sance au Dia ou marigot de Diaka. Les prononciations *Diarha*, *Diagha*, *Diaga*, *Diaka*, *Diakha*, *Dia* et *Niarha*, *Niagha*, *Niaga*, *Niaka*, *Niakha*, *Nia* ne représentent qu'un seul et même mot, dont elles ne sont que les variantes dialectales; la prononciation la plus répandue au Soudan est *Diaga*, avec un *g* légèrement grasseyé; les Songaï prononcent souvent *Zaga*, surtout ceux du Sud-Est, et c'est cette orthographe qui a été adoptée par la plupart des écrivains arabes. Beaucoup de noms de pays, de villages ou de clans dérivent du nom de cette contrée célèbre entre toutes dans le Soudan Occidental: tels sont les noms du *Kaniaga* (Sud du Bagana) et du *Gadiaga* ou *Galam* (entre Bakel et Kayes) — noms qui viendraient de la phrase *an ká niaga fo* ou *an gá diaga fo* « appelons-le Diaga » —, du village de *Diara* (près de Nioro), des clans *Diara*, *Diakaté* ou *Niakaté*, *Diakité*, etc. (ceux du Dia ou Diaga, originaires du Diaga).

nom de Soninké, et arrivaient, par suite de cette dispersion et de leur mélange avec des peuples très divers, à se différencier assez notablement de leurs congénères pêcheurs que leur métier avait attachés aux rives du fleuve. C'est ainsi qu'aujourd'hui, par le type, les mœurs et la langue, les Soninké se distinguent des Bozo, quoique d'ailleurs les ressemblances entre les deux peuples soient également considérables. Mais leur communauté d'origine ne semble pas douteuse.

Ajoutons à cela que des unions se sont produites depuis des siècles entre les Bozo primitifs et des familles appartenant aux castes de pêcheurs d'autres nationalités, telles que la caste songaï des Sorko, la caste banmana des Somono et la caste peule des Soubalbé. Ces unions eurent comme résultat d'altérer quelque peu le type initial des Bozo et de modifier considérablement sans doute leur parler primitif.

Les Bozo sont actuellement tous musulmans : ils le sont probablement depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, ayant dû se convertir à la même époque que les gens de Dienné.

#### 2° *Soninké*.

Ainsi que je viens de le dire, les Soninké ont eu, comme les Bozo, pour habitat primitif le Diaga ou Massina (1) et, comme les Bozo aussi, ils formaient à l'origine une population exclusivement nègre et bien plus rapprochée des Mandé du Centre qu'elle ne l'est actuellement (2).

(1) On donne souvent le nom de *Massina* à la région de Bandiagara, mais c'est par erreur ou plutôt cette région n'est que l'extrême limite orientale du Massina ; à l'origine ce nom ne s'appliquait qu'au Diaga proprement dit, c'est-à-dire à la rive gauche du marigot de Dia (Massina occidental ou vrai Massina) ; plus tard le nom a été étendu aussi au pays compris entre le marigot de Dia d'une part et Mopti et Dienné d'autre part (Massina central) ; plus tard encore, on a englobé dans le Massina la région située entre Mopti et Bandiagara (Massina oriental).

(2) Dans les manuscrits rapportés de Sokoto par Clapperton, les Soninké (appelés *Sarankoli* ou *Sarakolé*) sont donnés comme d'anciens « Persans » : sans doute il faut entendre par là qu'ils pratiquaient autrefois une religion quelque peu analogue à celle des anciens Persans ou magisme ; les auteurs arabes traitent souvent de *madjous* les Noirs non musulmans.

Dès une époque fort ancienne, vers 200 avant J.-C. au plus tard, des Soninké partis du Diaga s'avancèrent vers le Nord-Ouest et allèrent fonder des colonies agricoles dans les régions où se trouvent aujourd'hui Bas-ikounou, Néma et Oualata. Peut-être même la fondation de *Néma* remonte-t-elle à cette période lointaine, ainsi que celle de *Ghana*, qui devait être très voisine de Néma et de l'emplacement où s'éleva plus tard (1) Birou ou Oualata.

Lorsque, au début du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, les Judéo-Syriens venant de la Cyrénaïque par l'Air s'installèrent au Diaga, les Soninké subirent quelque peu leur ascendant et, dès ce moment, des éléments de race blanche commencèrent à s'introduire parmi eux. Nous avons vu comment, vers le milieu du même siècle, ils obligèrent les Judéo-Syriens à quitter le Diaga et comment ces derniers, suivant la même voie qu'avaient tracée les Soninké longtemps auparavant, allèrent se fixer dans l'Aoukar, à côté des colonies soninké de Néma et de Ghana. Quelque cinquante ans plus tard, les Judéo-Syriens du Touat venaient les y rejoindre et vers la fin du III<sup>e</sup> siècle se constituait à Ghana un état assez puissant dont les maîtres étaient ces Judéo-Syriens ou Proto-Peuls.

A ce moment, un certain nombre de Soninké de l'Aoukar, fuyant le joug de ces étrangers, continuèrent leur migration vers le Nord-Ouest et se portèrent jusque dans le Tagant et dans l'Adrar mauritanien, que les Berbères n'occupaient encore qu'incomplètement. Les *Azer* actuels de Oualata (2), de Tichit, de Chinguetti (3), etc. ne sont que les descendants, sans

(1) Vers 1224 d'après un manuscrit inédit du cheikh Saad Bou.

(2) Marmol appelle *Benay* les Noirs de Oualata et dit qu'ils parlent le *zungay*; j'ignore d'où vient cette appellation de Benay, qui est peut-être d'origine arabe; quant à *zungay*, on peut supposer que c'est une altération de « soninké », mais on peut aussi identifier ce mot avec *songaï*, les relations entre Tombouctou et Oualata ayant certainement introduit dans cette dernière ville l'usage de la langue songaï au moins dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle. En tout cas nous savons par Barth et par des informateurs plus récents que les Noirs indigènes de Oualata sont des Soninké et parlent le soninké, ainsi que ceux de Tichit.

(3) Sa'di rapporte que Chinguetti fut fondée par des *Adjer* (assurément

doute métissés de Berbères, de ces Soninké des premières migrations. Un nouvel élément de même souche leur fut apporté d'ailleurs vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle par les Soninké accompagnant les Ahl-Massina d'origine judéo-syrienne qui, venant de Ghana, fondèrent Tichit et gagnèrent l'Adrar.

Cependant le gros de la population soninké était demeuré au Diaga. Vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, pour des raisons ignorées, un groupe assez considérable quitta ce pays, tenta un premier essai de colonisation du côté de Dienné (1), puis, rebroussant chemin vers l'Ouest, se porta par le Kaniaga jusqu'au *Kingui* et au *Diafounou*, laissant probablement des fractions colonisatrices le long de son itinéraire. Vers 750, la majeure partie des émigrants, quittant le Kingui pour retourner presque sur leurs pas, arrivèrent au *Ouagadou*, où ils fondèrent, sous la direction de *Maghan-Diabé Sissé*, le premier état soninké sur lequel les traditions nous aient quelque peu renseignés.

Une légende, encore très vivante chez tous les Soninké du Sahel et rapportée plus d'une fois déjà par des Européens (2), raconte, en l'agrémentant de détails qui tiennent du merveilleux, le récit de cette migration du Diaga au Ouagadou par le Kaniaga et le Kingui. D'après cette légende, le chef de la migration aurait été un nommé *Digna* ou *Dinga*, fils de Kiri-dion-Tagamanké fils de Yougou-Doumbessé (lequel descendait de Job fils de Salomon fils de David !); ce Digna, ancêtre du clan royal soninké des *Sempré*, Soumpara ou Simbara, avait

les Azer de Barth), Tichit par des Ahl-Massina et Birou (Oualata) par des Ahl-Tafrasset ou Taghrasset; nous avons vu que les Ahl-Massina étaient des Judéo-Syriens mélangés de Soninké; je ne sais ce qu'il faut entendre par *Tafrasset*: le mot est évidemment berbère, mais rien n'empêche de supposer que les Soninké fondateurs de Oualata soient venus d'un lieu connu en berbère sous le nom de Tafrasset.

(1) La ville proprement dite de Dienné ne devait cependant être fondée qu'un siècle plus tard, vers 800 environ.

(2) Bérenger-Féraud, Tautain, Adam, etc. M. Chartier, administrateur-adjoint des colonies, m'a communiqué un texte en langue banmana de la même légende, recueilli par lui à Nioro de la bouche des indigènes, en même temps que d'autres traditions relatives à l'empereur du Mali Soudiata, aux Sossé et aux Diawara. J'ai utilisé ces textes, qui sont généralement plus complets et plus précis que les légendes traduites par les interprètes.